

40

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1907

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 28 Novembre 1907, à 1 heure

PAR

Henri BERTHAUD

Licencié ès-lettres (Mention Histoire)

Membre de la Société Française d'Histoire de la Médecine

LA MÉDECINE POPULAIRE

dans la

LITTÉRATURE ROMANE

Président : M. GILBERT BALLET, professeur

Juges { MM. RAYMOND, professeur
CLAUDE, agrégé
BALTHAZARD, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

~~~~~

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

**BONVALOT-JOUE**

15, RUE RACINE, 15

---

1907

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

## Doyen ..... Professeurs .....

|                                                                    |   |
|--------------------------------------------------------------------|---|
| Anatomie.....                                                      |   |
| Physiologie.....                                                   |   |
| Physique médicale.....                                             |   |
| Chimie organique et Chimie générale.....                           |   |
| Parasitologie et histoire naturelle médicale.....                  |   |
| Pathologie et thérapeutique générales.....                         |   |
| Pathologie médicale.....                                           | } |
| Pathologie chirurgicale.....                                       |   |
| Anatomie pathologique.....                                         |   |
| Histologie.....                                                    |   |
| Opérations et appareils.....                                       |   |
| Pharmacologie et matière médicale.....                             |   |
| Thérapeutique.....                                                 |   |
| Hygiène.....                                                       |   |
| Médecine légale.....                                               |   |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie.....                    |   |
| Pathologie expérimentale et comparée.....                          |   |
| Clinique médicale.....                                             | } |
| Maladies des enfants.....                                          |   |
| Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale..... |   |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....               |   |
| Clinique des maladies du système nerveux.....                      |   |
| Clinique chirurgicale.....                                         | } |
| Clinique ophtalmologique.....                                      |   |
| Clinique des maladies des voies urinaires.....                     |   |
| Clinique d'accouchements.....                                      | } |
| Clinique gynécologique.....                                        |   |
| Clinique chirurgicale infantile.....                               |   |
| Clinique thérapeutique.....                                        |   |

|                |
|----------------|
| M. DEBOVE      |
| MM.            |
| NICOLAS        |
| CH. RICHET     |
| GARIEL         |
| GAUTIER        |
| BLANCHARD      |
| BOUCHARD       |
| DEJERINE       |
| BRISSAUD       |
| LANNELONGUE    |
| CORNIL         |
| PRENANT        |
| QUENU          |
| POUCHET        |
| GILBERT        |
| CHANTEMESSE    |
| THOINOT        |
| GILBERT BALLE  |
| ROGER          |
| HAYEM          |
| DIEULAFOY      |
| DEBOVE         |
| LANDOUZY       |
| HUTINEL        |
| JOFFROY        |
| GAUCHER        |
| RAYMOND        |
| LE DENTU       |
| BERGER         |
| RECLUS         |
| SEGOND         |
| DE LAPRERSONNE |
| ALBARRAN       |
| PINARD         |
| BAR            |
| POZZI          |
| KIRMISSON      |
| ALBERT ROBIN   |

## Agrégés en exercice.

MM.

|                 |                |           |                   |
|-----------------|----------------|-----------|-------------------|
| AUVRAY          | CUNEO          | LANGLOIS  | NICLOUX           |
| BALTHAZARD      | DEMELIN        | LAUNOIS   | NOBECOURT         |
| BRANCA          | DESGREZ        | LECENE    | OMBREDANNE        |
| BEZANCON (FER.) | DUPRÉ          | LEGREY    | POTOCKI           |
| BRINDEAU        | DUVAL (PIERRE) | LENORMANT | PROUST            |
| BROCA           | GOSSET         | LOEPER    | RENON             |
| BRUMPT          | GOUGET         | MACAIGNE  | RICHAUD           |
| CARNOT          | JEANNIN        | MAILLARD  | RIEFFEL, chef     |
| CASTAIGNE       | JEANSELME      | MARION    | des travaux anat. |
| CLAUDE          | JOUSSET        | MORESTIN  | SICARD            |
| COUVELAIRE      | LABBE (MARCEL) | MULON     | ZIMMERN           |

*Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.*

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

MEIS ET AMICIS

A M. LE PROFESSEUR ACHILLE LUCHAIRE

Membre de l'Institut

Professeur d'Histoire du Moyen Age

à la Faculté des Lettres de Paris

Officier de la Légion d'honneur

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR GILBERT BALLET

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

à la Faculté de Médecine de Paris

Médecin des Hôpitaux

Chevalier de la Légion d'honneur

Au moment de débiter dans la carrière médicale, qu'il nous soit permis d'adresser à tous nos Maîtres l'expression de nos remerciements respectueux et reconnaissants.

A M. le professeur LUCHAIRE, sous la direction de qui nous avons eu l'honneur de travailler pendant une année à la Sorbonne l'histoire du moyen âge et à qui nous adressons particulièrement l'hommage de notre respectueuse gratitude.

A la mémoire du professeur TILLAUX, dont nous avons pu apprécier durant la dernière année de son existence, l'extrême bonté auprès des malades, et la science si simplement mise, à la portée de tous, même des plus humbles débutants.

A M. le Dr BRAULT, dans le service de qui nous avons appris la clinique médicale, et dont les causeries familières et pratiques aux lits des malades, nous ont été une des formes les plus instructives de son enseignement.

A M. le professeur LE DENTU, qui impose à tous ceux qui furent ses élèves une reconnaissance réservée, mais non moins sincère.

A. M. le Dr MAUCLAIR dont la sévérité bienveillante nous fut toujours un vif stimulant à l'étude de la clinique Chirurgicale.

A M. le Dr BALZER dont la si grande bienveillance

a laissé dans notre souvenir un sentiment de respectueuse et sincère affection.

A M. le D<sup>r</sup> AUVARD dont l'enseignement pratique sait apprendre surtout à faire preuve d'initiative dans l'art difficile des accouchements.

A M. le professeur GILBERT BALLET, qui a bien voulu nous accorder l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse, nous exprimons enfin nos respectueux remerciements.



## INTRODUCTION

Dans les diverses œuvres de la Littérature Romane, et particulièrement dans les *Chansons de Geste*, on trouve des renseignements intéressants et détaillés sur les Mœurs Médicales du moyen âge. Les *Chansons de Geste*, on le sait, racontent toutes les aventures traversées par un héros. Celui-ci a de multiples combats à soutenir. Il succombe parfois, le plus souvent il est vainqueur, mais non pas sans recevoir de multiples blessures dont il faut le guérir. Et c'est à cette occasion que les jongleurs, qui vont de cour en cour, de château en château, chanter les poésies épiques, redisent les coutumes des médecins, qu'ils appellent « les mires », et ce que l'on savait communément dans le peuple, sur les diverses plantes, emplâtres et entrails que l'on employait pour soigner les blessés. Dans tous les poèmes imités de l'Antiquité où les héros d'Homère sont transformés en seigneurs féodaux ; dans les *Romans Bretons* où les bardes s'accompagnent de leur harpe pour narrer les exploits d'Arthur ou de Tristan ; dans ces romans d'aventures où l'on trouve les plus charmantes idylles comme celle de Jehan et de Blonde, on rencontre encore de nombreuses scènes, où est racontée d'une manière vivante et réelle, la manière dont on pansait les blessures, et les moyens thérapeutiques dont on disposait pour cela.

On voit aussi, dans ces poèmes héroïques, que fré-

quemment les femmes apprenaient la médecine pour aller soigner leurs parents et leurs amis, blessés dans les combats ou dans les tournois. On les rencontre, au hasard de toutes ces batailles, occupées avec le plus grand dévouement à réduire une fracture ou une luxation, appliquer un onguent ou un emplâtre, préparer des bains ou rouler des bandes-lettes. Elles se transmettaient alors de mère en fille, le secret d'onguents merveilleux pour guérir les blessures, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous sous le nom de remèdes de bonnes femmes.

Dans les *Fabliaux*, qui nous racontent d'une manière vive et satirique toutes les scènes de la vie domestique de cette époque, il devait être nécessairement question des mires et de toutes leurs médecines.

Dans le peuple, certaines formules plus ou moins compliquées jouissaient du plus grand renom, comme souvent aujourd'hui même, pour la guérison de diverses maladies. Plusieurs manuscrits de langue romane nous ont conservé quelques-unes de ces formules.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux Codes de lois, comme les Assises de Jérusalem, qui ne nous renseignent sur la vie médicale. Certains chapitres s'occupent des médecins non seulement pour établir leur responsabilité en matière de traitement, mais encore pour leur imposer la thérapeutique qu'ils avaient à suivre dans plusieurs maladies, à l'encontre de quoi ils devaient être poursuivis et condamnés.

# LA MÉDECINE POPULAIRE

DANS LA

## LITTÉRATURE ROMANE

---

La Poésie didactique. — Renaus de Montauban. — *Li Romans de Gariñ le Loherain*. — Les Femmes et les blessés : *Roman de Thèbes*, *Perceforest*, *Erec et Enide*, *Perceval*, *Aucassin et Nicolète*, etc... — Le rôle des moines pour le transport des blessés. — Mulets et litières. — Les Mires : *Aiol*, *Gaydon*, *Girart de Roussillon*, *Covenans Vivien*, etc... Onguents et simples. — Un apprenti médecin. — Les Fabliaux : *La Saineresse*, *la Borgoise d'Orliens*, *le Vilain Mire*, etc... — *Le Roman de Renart*. — *Le Roman de la Rose*. — Rutebeuf : *Li diz de l'Erberie*. — Recettes médicales populaires. — Fragment de recettes médicales en langue d'oc. — Petit traité de médecine en dialecte normand. — Prescriptions et recettes de l'Abbaye de Braine. — Les Assises de Jérusalem.

1. « La Poésie, dit Gaston Paris, a servi à l'enseignement longtemps avant la prose, qu'on n'a appris que plus tard à manier. » On ne peut pas dire cependant qu'au moyen âge, la première forme de

la littérature médicale ait été la poésie. Les auteurs médicaux d'alors écrivirent surtout en prose latine, et quelques-uns, plus tard seulement, en vers latins. Les ouvrages exclusivement didactiques qui furent écrits en langue romane, ne méritent pas le nom de compositions scientifiques et ne font pas honneur à l'époque qui les a produits. Ce ne sont que des élucubrations en prose et en vers, comme la prétendue interprétation des songes, des pronostics ou l'énumération des « jours périlleux ». Ils sont dénués de toute valeur et de toute originalité. On n'y trouve presque jamais d'observations directes, et on n'y voit que des traductions souvent fort défigurées de livres latins. Tel par exemple, le poème en vers français de Marbode, évêque de Rennes, sur les pierres précieuses, écrit au commencement du xii<sup>e</sup> siècle, et où, d'après les superstitions transmises par les anciens, sont énumérées leurs merveilleuses vertus curatives et talismaniques (1).

Mais si l'on parcourt les poèmes si nombreux de cette période, chansons de geste, romans d'aventure ou imitation de l'antiquité, cycle de la Table Ronde, etc., on voit qu'ils ne sont pas dépourvus de tout intérêt pour l'histoire médicale. On y découvre au contraire de fréquents passages, qui nous donnent des détails nombreux et circonstanciés sur la pratique médicale et la médecine populaire de cette époque héroïque du moyen âge.

---

1. G. Paris, *Littérature du moyen âge*, p. 157.

2. — Le poème de *Renaus de Montauban* nous donne des passages très complets à ce sujet (1).

Richard, frère de Renaud, et l'un des quatre fils Aymon a été mortellement blessé. C'est Maugis, le noble baron, qui s'est battu vaillamment lui aussi, qui lui donne les premiers soins.

La boele ot freméée sor l'ermin peliçon (a),  
Par la plaie li pert (b) le foye et le poumon.  
Ses plaies a tancées entor et environ (c).

(v. 6-9 p. 218.)

Puis il console Renaud qui témoigne de la plus profonde douleur, en lui assurant qu'il connaît le moyen de guérir Richard de ses plaies.

Tot sain le vos rendrai, sans mal et sans langor.

(v. 29.)

Il lave alors les plaies du blessé avec du vin blanc et les lui touche avec un onguent merveilleux.

Maugis ot pris blanc vin k'il ot mis en herbos ;  
Les plaies li lava environ et entor ;  
Le sanc vermeil en oste (d) et le trancié braon (e),

---

1. H. Michelant. — *Renaus de Montauban ou les quatre fils d'Aymon*.

a. L'intestin s'est répandu sur l'hermine de sa pelisse.

b. Sort.

c. Etanchées tout autour.

d. Enlève.

e. Ainsi que la chair coupée.

Puis prist. I. oïgement k'il avoit mervellos.

As plaies li toça (a) environ et entor ;

Ralient et rajoignent (b) maintenant sans demor (c).

(Id. v. 30-6.)

Puis il le force à ouvrir la bouche en lui écartant les dents avec le dos d'un couteau « à un cotel raont », pour lui faire avaler un élixir non moins merveilleux qui ramène aussitôt le blessé à la vie.

Puis li ovre les denz à un cotel raont.

El-cor li avala d'une sainte puison (d)

Si tot comme Richart en senti la flairor (e),

Il est salis en piés (f), com s'il n'eüst dolor.

(Id. v. 37-40.)

Devant cette cure merveilleuse, Renaud pense alors qu'il a été blessé lui aussi à la cuisse, et il demande à Maugis de le guérir.

Maugis, ce dist Renaus, entendes (g) envers nos

Forment me duelt la cuise (h), par desor le genol,

Por amor Dieu, biau sire, dones moi garison.

(p. 219, v. 9-12.)

---

a. Toucha.

b. Se referment et se rapprochent.

c. Retard.

d. Potion.

e. L'odeur.

f. A sauté sur ses pieds.

g. Ecoutez.

h. Fortement la cuisse me fait mal.

Et Maugis, qui n'est pas tout à fait désintéressé, répond que si la récompense est en rapport avec le service rendu, il guérira tout le monde, non seulement Renaud, mais encore Guichart le Baron, et Allart qui a l'épaule démise.

« Se li loiers (a) m'agréé, dist Maugis le laron,  
Tost vos arai gari et Guichart le baron,  
Et Allart en l'espolle dont il a grant dolor. »  
Les plaies lor lava environ et entor ;  
L'ongement i atoce, (b) ki valt tot l'or del mont,  
Maintenant sont plus sains ke ne soient poisson.  
(*Id.*, v. 12-18.)

Ils sont tous si bien guéris qu'ils courent aussitôt à de nouveaux combats.

3. Dans *Li Romans de Garin le Loherain*, le duc Begon a été grièvement blessé par Fromons qui veut venger la mort de son frère. Ses vassaux le rapportent dans son camp, tout ensanglanté. Ils commencent par le désarmer.

Il le désarment del blanc haubert treslis (c)  
Sanglente avoit la cote de samis (d) ;  
Tant ot sainié tant ot li cors pallis (e).

(p. 266) (1).

---

1. P. Paris. — *Li Romans de Garin le Loherain*, t. I.

a. Les présents.

b. Il les touche d'un onguent.

c. Du blanc haubert en treillis.

d. Velours.

e. Pâle.

Ils font venir ensuite les mires pour soigner ses blessures. Ceux-ci l'examinent avec soin et ils déclarent que la plaie n'est pas mortelle.

Li rois a fait les bons mires venir,  
Dedens Salerne orent esté (a) norri :  
Le dux cerchièrent la plaie emmi le pis (b)  
La hanste (c) virent qui defors en issit (d)  
Dont sorent bien que il estoit garis (e).

. . . . .  
« Ne doutez rien, baron, » ce dist Landris,  
« En pou de tens sera li dux garis. »

(Id. p. 266.)

Ils lui appliquent alors un emplâtre sur sa plaie et le couchent dans un lit pour qu'il prenne un peu de repos.

La plaie atornent (f), si ont l'emplastre mis,  
Dedens un lit, font le baron dormir :  
Quant il s'éveille, la dolor ne sentit.

(Id. p. 267.)

Le duc Begon se sentant guéri, revêt aussitôt son haubert pour courir sus à ses ennemis, malgré toutes

---

a. Ont été.

b. Sur la poitrine.

c. La hampe.

d. Sortit hors de la plaie.

e. Sauvé.

f. Pensent.

les recommandations des mires qui cherchent à le retenir, et qui doivent se contenter de lui faire un nouveau pansement en le recommandant à Dieu.

Li mire crient : « Sire, par Dieu merci,

« Vos n'estes pas encore bien garis. »

. . . . .

Li mire l'oent (a) si sunt tuit esbahis (b),

Font un emplastre, sor la plaie l'ont mis,

Et l'on saigné (c) de Dieu de paradis.

(Id. p. 273.)

Plus loin, dans un nouveau combat, Begon est encore grièvement blessé, et on le ramène sans connaissance et pâle comme mort « au chastel de Belin ».

Moult ot saigné, si fu descouloris,

Il fu plus blanc que ne soit fleur de lis.

(T. II, p. 89.)

On va chercher tous les médecins que l'on peut trouver dans le pays.

Les mires mandent, par trestot le país,

Qui sunt moult sage et de sens bien garnis,

Car en Salerne furent né et norri

Les plaies serchent en chief, en cors, en pis (d).

(Id. p. 89.)

---

a. L'entendent.

b. Tout ébahis.

c. Fait le signe de la croix.

d. Cherchent sur la tête, le corps, la poitrine.

Et comme les femmes présentes donnent libre cours à leurs cris, le plus autorisé des médecins, le mire Ascelin, demande qu'on les éloigne.

Premiers parla li mires Ascelins.

. . . . .  
Faites oster ces gens et départir (a).

(Id., p. 90.)

Les médecins sont alors plus libres pour donner tous leurs soins au blessé.

Les plaies cuevrent (b) maintenant sans respit  
L'emplastre mistrent, lor bandiaus ont assis (c).  
Une grant pièce ont fait le duc dormir,  
Puis demanda à mangier un petit.  
Li mires fut sages et bien apris,  
Herbes destrempe (d) et un chaudel (e) en fist ;  
Le col en passe trois, quatre fois ou six (f).

(Id., p. 91.)

Le malade en reviendra encore, et les médecins s'éloignent en promettant la guérison.

Dient li mire : « Par tens sera garis. »

(p. 92.)

- 
- a. Disperser.
  - b. Couvrent.
  - c. Ont appliqué des bandelettes.
  - d. Font une infusion.
  - e. Consommé.
  - f. Il en avale trois, quatre ou six gorgées.

Nous apprenons aussi dans ce même *Roman de Garin*, qu'il y avait à cette époque certaines stations d'eau minérales, par exemple celle de Bourbon-Lancy. Après une campagne en Aquitaine, le duc Begon remonte, avec une suite nombreuse, vers la Bourgogne où il va prendre les eaux.

Droit vers Bourgogne accueillent (a) lor chemin

Tant que il vinrent à Bourbon Lanceis ;

Assez i ot qui ès bains se sont mis (b).

(2. I, p. 192) (1).

4. Ce qui frappe particulièrement dans ces mœurs médicales de nos poèmes héroïques, c'est que très fréquemment on voit les femmes s'occuper des blessés et témoigner déjà de certaines connaissances de chirurgie et de thérapeutique. Elles savaient étancher

---

1. Voici ce que dit d'Espilly sur les bains de Bourbon-Lancy :  
— « Il y a des eaux minérales qui sont très renommées : on ne doute nullement que ces eaux n'aient été connues des Romains ; mais, pendant plusieurs siècles, elles avaient été absolument oubliées ; elles furent découvertes de nouveau en 1580. »

(*Dictionnaire de la France.*)

On voit encore dans cette station les ruines de bains immenses et des restes d'aqueducs romains. Ce passage de *Garin* nous montre qu'elles étaient encore connues et recherchées au XII<sup>e</sup> siècle.

a Dirigent.

b. Ils furent soulagés quand ils se furent baignés.

une plaie et l'entourer de bandelettes, réduire une fracture, saigner et ventouser, composer des élixirs et des potions, oindre les parties malades du suc de bonnes herbes dont elles se passent de mère en fille les vertus thérapeutiques. A chaque page des épopées chevaleresques apparaît une dame ou une demoiselle, « piteusement » penchée sur un corps meurtri.

Dans le *Roman de Thèbes* où sont racontés, d'après l'Antiquité, les combats d'Étéocle et de Polynice (1) Tydée l'un de sept chefs, a été blessé par Gualérans.

Il fu nafrez par mé le cors, (a)  
Si que la rate li saut fors, (b)  
Li frans hon est nafrez (c) a mort.  
(v. 2642-5).

Il essaie de poursuivre son chemin, mais vaincu par la douleur que lui cause sa blessure, il entre dans un jardin et se couche sous un olivier. C'est là que le trouve la fille de Lycurgue, et elle s'empresse de lui donner les premiers soins.

Quant la pucèle vit la plaie  
Qu'il ot el cors, mout s'en esmaie, (d)

---

1. L. Constant. — *Le Roman de Thèbes*, T. I, p. 91.

a) Il fut blessé au milieu du corps.

b) S'échappe au dehors.

c) Le franc homme est blessé à mort.

d) S'en inquiète.

Adont (a) li lève de claré (b)

Le pis devant et le costé,

Ensaule (c) met sel et piument.

Docement li oignoit de basme, (d)

Puis li bandèrent d'un orfrois, (e)

Trestot le cors en iiij. plois, (f)

(v. 2811 et suiv).

Puis elle le fait manger et lui prépare un lit de paille pour qu'il prenne quelque repos.

Adont li fist .i. poi (g) mangier

Soppes en aige par-haitier, (h)

Adont li font .j. lit novel

Rice de paile bon et bel.

(v. 2823-7).

Dans ce même poème, le jeune Aton, à peine âgé de quinze ans a été mortellement blessé par Tydée. Sa sœur Ysmène lui prodigue, mais en vain, ses

---

a) Alors.

b) De claret. (Liqueur où il entrait du vin d'Espagne, du miel et des épices).

c) Ensemble.

d) Baume.

e) Broderie.

f) Tout le corps en faisant quatre tours.

g) Un peu.

h) Une soupe à l'eau pour le réconforter.

soins les plus empressés. -- Elle lui écarte les dents avec un couteau pour verser dans sa bouche l'élixir qui doit le ranimer.

O (a) un coutel les denz desjoignent,  
La langue li oignent de basme.

(v. 6237-8.)

Dans le roman de *Perceforest*, une demoiselle du nom d'Hélène réduit elle-même la luxation de l'épaule de son cousin.

« Atant, dit la dame, beau neveu, il me semble que vous avez votre bras à mal aise. Par ma foy, respondit Norgal, chère dame, il est ainsi ; si vous prie que garde y veuillez prendre, Lors la dame appela une sienne fille qui se nommoit Helaine, la quele fist grant chere à son cousin, puis print garde à son bras, et trouva qu'il estoit hors de son lieu, et fist tant qu'elle lui remist ; puis dist : mon cousin, allez vous en car vous estes guery ; dont Norgal fut joyeux à merveille, et en remercia moult de fois sa cousine, car il ne s'en cuidoit (b) aler de grant temps après (1). »

Dans *Erec et Enide* de Chrestien de Troyes, Enide donne, à Erec son époux, qui vient d'être grièvement blessé, des soins empressés (2).

---

1. La Curne de Sainte-Palaye. *Mém. sur l'Ancienne chevalerie*, t. I, p. 44.

2. W. Færster. — *Erec et Enide*, p. 133,

a. Avec.

b. Ne pensait.

Or n'est pas Enide dolante ;  
Son seignor desarme et desvest,  
Si li a ses plaies lavees,  
Ressuiiees et rebandees ;  
Car n'i leissa autrui tochie.

(v. 5134-9.)

Puis le comte Guivrez qui arrive sur les entrefaites,  
propose à Erec de l'emmenner dans son chastel et de  
lui faire donner par ses sœurs qui « moult en  
savoient » tous les soins que réclame son état :

Si ferons vos plaies sener (a).  
J'ai deus serors gentes et gaies  
Qui mout sèvent de garir plaies ;  
Eles vos garront bien et tost.

(V. 5112-6.)

On transporte alors Erec sur une mule « bien am-  
blant », jusqu'au « fort Chastel de Penevric » où les  
sœurs de Guivrez, sur la recommandation du comte,  
se montrent bonnes infirmières.

A lui garir ont mout pené  
Ses serors, cui il an pria,  
Erec an eles se fia,  
Car eles mout l'asseürèrent.  
Premiers la morte char ostèrent,  
Puis mistrent sus antret et tante, (b)

---

a. Soigner.

b. Entrait et charpie.

A lui garir ont grant antante  
Con celes qui mout an savoient,  
Sovent ses plaies li lavoient  
Et remetoient antret (a) sus.  
Chascun jor quatre foiz ou plus  
Le feisoient mangier et boivre,  
Sel gardoient d'auz (b) et de poivre.

. . . . .  
A lui garir mistrent tel painne  
Les puceles qu'eiñçois (c) quinzainne  
Ne santi il mal ne dolor.

(v. 5196 et suiv.).

Dans *Perceval*, lorsque l'illustre chevalier a cassé le bras du sénéchal du roi Artus, celui-ci « qui le cuer at tendre », envoie chercher pour le guérir un médecin et trois jeunes filles ses élèves,

... Un mire moult sage  
Et trois pucèles de s'escole.  
Qui li renoent la canole (d)  
Et puis li ont un bras lué, (e)  
Et rasoldé l'os esmié (f) (1).

---

1. Méray. *La vie au temps des cours d'amour*, p. 354.

a. Entrait.

b. ?

c. Avant.

d. Lui remettent le radius.

e. Enduit d'onguent.

f. Remis l'os fracturé.

Bélise, fiancée du chevalier *Otinel*, après le combat singulier de celui-ci avec le roi des Sarrasins, Clarel, le désarme avec empressement et recherche s'il n'a ni plaie, ni blessure.

La fille Karle li cerche (a) les costez,

Que il ne soit ne plaiez ne naffrez.

(v. 1313-5.) (1).

Dans la nouvelle *d'Aucassin et Nicolète*, Aucassin tombé de cheval sur une pierre s'est démis l'épaule. Sa mie seule veut le soigner, elle lui fait ses pansements et le guérit.

« Elle le portasta (b) et trova qu'il avoit l'espaule hors du liu (c), elle le mania tant à ses blanches mains et porsaça (d), si com Diex le veut qui les amans aime, qu'èle revint à liu ; et puis si prist des flors et de l'erbe fresce et des feuilles verdes, si les loia (e) sus au pan de sa cemise, et il fu tox garis. » (2).

Le *Chevalier de Gugemer*, dans le lai de Marie de France, atteint à la cuisse par sa propre flèche, est soigné par une dame et sa nièce. Quand elles l'eurent couché sur le lit de la jeune fille.

---

1. Guessard et Michelant. *Otinel*.

2. Méray, *loc. cit.*, p. 154.

a. Palpe.

b. Le palpe en tous sens.

c. Du lieu (démise).

d. Tira en tout sens.

e. Attacha.

En baçins d'or l'ève (a) aportèrent  
Sa plaie et sa quisse lavèrent ;  
A un bel drap de cheisil (b) blanc  
Li ostèrent d'entur le sanc,  
Puis l'unt estreitement bandé...  
De sa plaie nul mal ne sent (1).

Blonde est une merveille de beauté. Jehan l'aime  
et en est aimé. Il a un rival, le comte de Glocester,  
auquel il livre avec vaillance un combat singulier. Il  
sort vainqueur de ce combat mais il est blessé, et  
Blonde l'entoure de tous les soins que lui inspire  
son amour.

Ele le desarme esraument, (c)  
Puis le leves mout doucement,  
D'iauve (d) le vis (e) et de vin teve (f)  
Les plaies que il a a li leve (g).

(v. 4449-3) (2.).

Et les filles elles-mêmes des seigneurs, des barons,  
ne dérogent pas à remplir ainsi ce rôle d'infirmières,  
telles dans *Chlyon*, les filles du seigneur de Laon,

---

1. Méray, *loc. cit.*, p. 355.

2. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 584.

a. L'eau.

b. Toile.

c. Promptement.

d. Eau.

e. Le visage.

f. Tiède,

g. Lave.

Et de lui garir s'entremetent (a)  
Deus puceles qui mout savoient  
De chirurgie et si estoient  
Filles au seignor de Leanz.

(v. 469-73.) (1).

Et de même les grandes dames, comme dans  
*Richard*,

La puchielle fist I baing faire  
Richart son fil a fait baignier  
Poursa blechure assouwagier. (b)  
Tant et bagnies toz est garis.

(v. 2936-40.) (2).

Certaines encore sont allées à Salerne étudier la  
médecine,

En Salerne ai une parente  
Riche femme est, mult a grant rente  
Plus de trente anz i a esté.  
L'art de phisike a tant usé  
Que mult est saive (c) de mescines  
Tant cunuist herbes et racines.

(*Les Dous amans*, v. 103-9.) (3).

- 
1. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 586.
  2. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 585.
  3. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 591,
- a. S'occupent.  
b. Soulager.  
c. Savante.

La divine Mélior, dans *Parthenopeus*, connaît parfaitement non seulement les sept arts, mais encore la *Fisique*.

Les sept ars tost premierement  
Apris et seve (a) parfitement,  
Après apris tote mecine  
Quanqu'est (b) en erbe et en racine,  
Et des espèces (c) de valor ;  
Apris le froit et la calor,  
Et de tes maus tote la cure ;  
Et l'ocoison (d) et le figure (e),  
Fisique ne puet mal garir  
Dont jo ne sace a cief (f) venir.

(v. 4581-91.) (1).

Godefroy de Bouillon a ordonné un assaut général contre la ville de Jérusalem, mais les Sarrasins se défendent vaillamment et les croisés sont contraints de reculer. Godefroy fait sonner le cor pour cesser le combat. Alors on s'occupe des blessés et les femmes des barons parcourent les rangs des moribonds avec de l'eau fraîche pour étancher leur soif (2).

---

1. Vaublanc. — *La France au temps des Croisades*, t. III, p. 307.

a. Sait.

b. Tout ce qui en est.

c. Epices.

d. Les causes.

e. Les symptômes.

f. A bout.

2. C. Hippeau. *La Conquête de Jérusalem*, p. 129.

Les navrés emportèrent loins d'iluec une archie (a)  
Iluec vinrent les dames chascune rebrachie (b)  
Chelui qui soif avoit ont la boche moillie (c)  
Chascun ont abevré ; ce fu moult grans aïe (d)  
Se les dames ne fussent, moult fust l'ost malbaillie (e)  
(v. 3193-8.)

Gérard de Nevers, blessé dans un combat est mené dans un chastel où il n'a pas d'autre médecin qu'une demoiselle.

« Une pucèle de léans (f) le prist en cure, sy en pensa tellement, que en peu d'espace commença fort à amender ; tant le fist assoulagier (g) que assez competamment (h) le fit mengier et boire, tellement et si bien en pensa (i) la pucelle, que avant ce que le moys fust passé, il fut remis sus et du tout guery (1). »

*Durmart le Gallois* lui aussi est blessé. C'est une « damoiseles sans faille, jovene pucele rosee » qui lui enlève son haubert, car elle le voit tout ensanglanté.

---

1. Roquefort. *Glossaire de la Langue Romane*, Art. Mires

a. Loin de là, à une portée d'arc.

b. Retroussée.

c. Rafraîchie.

d. Grande aise.

e. L'armée aurait beaucoup souffert.

f. De ce lieu.

g. Le soulagea.

h. Desavoir faire.

i. Le soigna.

La pucele vaillant et gente  
Voit le porpoint ensanglente.

. . . . .  
« Certes, sire, dist la pucele

Je quit (*a*) que vos estes navres

Bele, fait-il, c'est verites.

Ma plaie me duelt molt et cuist (*b*),

Ge l'ai tres (*c*) hier, forment me nuist

Que onques ne fu regardee (*d*)

(v. 3151 et suiv.)

La jeune fille lui dit alors qu'elle connaît bien la médecine et l'assure que avant quatre jours à moins que sa plaie ne soit mortelle, il sera guéri.

Sire, dist la bele senec (*e*),

Merci, de bien m'en sai mesler,

D'une grant plaie meciner,

Se vos n'estes a mort navres (*f*),

Ains quart jor seres tot sanes.

Atant (*g*) est la plaie mostree (*h*),

La pucele l'a bien tentee (*i*),

---

*a.* Je pense.

*b.* Me fait souffrir et me brûle.

*c.* Depuis.

*d.* Qu'elle n'ait pas été pansée.

*e.* Belle jolie.

*f.* Guéris.

*g.* Aussitôt que.

*h.* Montrée.

*i.* Pansée avec de la charpie.

Molt le manoie (a) dolcement  
La droiture li fait briement (b).

(v. 3162-61.)

Et elle lui fait une potion avec des herbes dont  
elle possède le secret.

Une poison fait apporter,  
Ne sai pas les herbes nomer.  
Quant la poison fu destrempée (c),  
D'une molt grant cope doree  
En boit mesure Durmars lors,  
Molt li rasuage (d) le cors,

. . . . .

« Sire » dist la pucele simple,  
La poison que je vós donai  
Est cele que millor ne sai,  
Elle vous garira dedens,  
Et par defors li ongemens  
Que j'aie sor vostre plaie mis,  
Ains quart jor seres tot garis.

(v. 3171 et suiv.)

Il serait facile de multiplier encore les exemples,  
car on trouve dans notre littérature héroïque, de

---

a. Le panse.

b. Le met aussitôt en état.

c. Infusée.

d. Stimule.

1. E. Stengel. — *Durmart le Gallois*. — In Bibliothek des  
literarischen Vereins in Stuttgart, CXVI, p. 88 et 89

nombreux témoignages de ce dévouement de la femme et de ses aptitudes à soigner les « nafsés ».

5. Dans tous les combats livrés par les chrétiens contre les infidèles, la victoire est toujours chèrement achetée. Chevaliers de France et Sarraïns gisent pêle-mêle sur le champ de bataille.

Plus de trois mils lor en i ont ocis,

Parmi les chans gisent come berbis.

(Garin li Loherain) (1).

De sanc et de cervele va la terre jonchant,

Et l'un mort deseur l'autre à la terre gissant.

(Renaus de Montauban, v. 31) (2).

On confie la tâche de relever les blessés et d'enterrer les morts, à ceux qui sont dans l'armée les représentants de la charité du Christ, aux prêtres, aux moines, aux clercs. Ces « hommes de paix », qui ont assisté en priant, à tout le combat, vont se répandre maintenant sur la plaine.

Les mors qui el champs ièrent (a), fist trestos enterrer.

(Id., v. 20, p. 83.)

Dont vont querrant (b) les mors ki gisent par les prés.

(Id., v. 30, p. 103.)

---

1. Garin le Loherain, t. I, p. 16.

2. Renaus de Montauban, p. 32.

a. Étaient.

b. Cherchant.

Après une bataille terrible où « il y a tant de frâncs barons étendus morts que la douleur s'étend au loin », Girart de Roussillon consent à faire sa paix avec Charles Martel. Alors « on réunit les évêques et les abbés et on leur confie la garde du champ de bataille, le soin d'enfouir les morts, de veiller sur les blessés » (1).

Ils font l'office de brancardiers. Ils ramassent les blessés et les amènent aux mires pour les pansements.

Les mors enterrent dont il furent irié (a),

Et les navrés ont aux mires baillé (b).

(Garin le Loherain, 2<sup>e</sup> chanson, XXXVII.)

Querre (c) fist les ocis par bois et par fossez,

Tuit (d) furent es mustiers (e) franchement enterrez ;

Les nafrez a as mires et as serjanz (f) livrez,

Tant qu'il furent gari les a tuz conreez (g).

(Wace, *Roman de Rou*, v. 4117) (2).

On se sert déjà de mulets et de litières pour le transport des blessés. Lorsque le frère de Renaus de

---

1. Girart de Roussillon, p. 104, § 187.

a. Courroucés.

b. Amenés.

2. Godefroy, *loc. cit.* Art. Mire.

c. Chercher.

d. Tous.

e. Dans les monastères.

f. A leurs aides.

g. Soignés.

Montauban, Richart, est blessé, et qu'il ne peut marcher, on le fait monter sur un mulet.

Et font monter Richart sur un .I. mul ambleor (a).

(V. 19) (1).

Hermenfroi est mis dans une litière portée par des mulets.

Desor une litière le fist bien conréer (b),

Sor. II. mules l'a fait par devant lui porter.

(Id., v. 22, p. 83.)

Girart de Roussillon se soucie peu de sa blessure, mais il pense néanmoins que la marche à l'amble du mulet lui sera moins douloureuse que le rude trot du cheval.

« Ne croyez pas que sa blessure lui fasse rien ; il se ceint et se lie d'une bande de soie, se chausse et se vêt comme il avait accoutumé ; il monte sur un mulet de Bulgarie qui à l'amble allait plus vite qu'un cheval au galop ». (2).

Uter malade se fait porter en litière devant son armée.

Porter s'a fait, si com em bière

A Chevax, en une litière.

(v. 9119-20) (3).

---

1. Renaus de Montauban, p. 219.

2. Girart de Roussillon, p. 37, § 76.

3. Wace, *Le Roman de Brut* t. II, p. 33.

a. Qui marche à l'amble.

b. Arranger.

6. Dans ces divers passages des poèmes héroïques qui rappellent, au sujet des blessés, les mœurs médicales du moyen âge, le poète accorde naturellement la plus large place aux « Mires ». On a pour eux la plus grande vénération. On a déjà vu dans Garin le Loherain, comment Begon blessé fait « les bons mires venir ».

Le roi Artus fait appeler un mire « bon et loyal » pour examiner et panser la blessure de son neveu « mesire Gavains » (1).

I buen mire sage et loial  
Fait li rois avant apeler,  
La plaie li fait regarder.  
Cant li mires l'a bien véue.  
De sa main destre tote nue,  
Fiance (a) monseignor Gavain,  
Que il le rendera tot sain ;  
De tant cum a la plaie afiert (b),  
Tos garis et tos sanes iert (c)  
Ains. XV jors, por voir (d) li jure,  
(v. 8672-82).

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de mauvais mires, pour qui le lucre ne soit le seul objet.

---

1. Durmart le Gallois, *loc. cit.*, p. 241.

a. Promet.

b. Arrangé.

c. Sain s'en ira.

d. Pour vrai.

Trop est de malvais mires par le siècle hui ce jor  
Car com plus est d'enfers (a), tant ont joie greignor (b).  
Plus aime li max (c) mires le mal que la santé  
Car a la senté prent mains (d) qu'en l'enfermeté (e).  
(Vies des SS. Ms. de Sorb., n° 27, c. 23) (1).

Mais on a généralement confiance en eux, et le poète leur accorde toujours sa sympathie.

Les « mires » sont souvent des moines, de pieux ermites et même des chevaliers.

Girart de Roussillon blessé est couché sur un tapis d'Orient et près de lui est un moine, très habile dans l'art de guérir.

« Sur un feutre ouvré de Capadoïne, git le comte Girart ayant près de lui un moine, il n'y a tel médecin jusqu'en Babylone. » (2).

Dans le *Roman de Thèbes*, quand Adraste est mortellement blessé dans une mêlée, c'est un ermite qu'on va chercher pour le soigner.

Li reis fait mander un hermine,  
Qui mout saveit de médecine;

---

1. La Curne de Sainte-Palaye, *loc. cit.*, art. Mire

a. Malades.

b. Plus grande.

c. Les mauvais.

d. Moins.

e. Maladie.

2. Girart de Roussillon. Trad. P. Meyer, p. 35, § 73.

Tant i peña et seir (a) et main.

A chief d'un meis (b) le rendi sain.

(v. 1845) (1).

Un mien privé ai, un ermine,

Nus hom ne set plus médecine.

(Ib.)

On a vu comment Richard, frère de Renaus de Montauban, a été soigné et guéri par un chevalier, « Maugis le baron ».

Dans *Li Covenans Vivien*, c'est aussi un chevalier qui panse les blessures de Vivien. Après un ardent combat contre « li païen mescréant » les chevaliers trouvent leur seigneur Vivien étendu blessé et sans connaissance sur le champ de bataille. Un chevalier de haute lignée, Etienne de Valpré, qui a été étudiant à Salerne, arrive sur les entrefaites et panse la plaie de Vivien en coupant tout simplement une partie de son manteau qu'il emploie comme compresse.

Iluec sorvient Estienes de Valpré,

Uns chevaliers de moult grant pœsté (c) :

La plaie esgarde (d), quand il ot escouté,

(Moult longuement at en Salerne esté).

Il tret l'espée qui li pent au costé,

---

1. L. Constans, *Roman de Thèbes*, p. 94

a. ?

b. Au bout d'un mois.

c. Puissance.

d. Regarde.

De son bliaut (a) en a un pan copé,  
Bout (b) en la plaie, s'a le trou estoupé (c).  
Et puis li a estroitement bendé.

(v. 660-8) (1).

Il est fréquemment question de Salerne dans les Chansons de Geste. Les mires qui ont pansé Begon étaient de Salerne. Etienne de Valpré a été étudier à Salerne. Dans « Aye d'Avignon », le poète parle des médecines composées par les médecins de Salerne. Dans le verdoyant bois de Lorion poussaient de nombreuses herbes médicinales qui ont été fauchées dans la bataille.

Illec perent (d) les flors de maintes beles herbes  
De quoi font les mecines li mires de Salerne,

(V. 967-9) (2).

Nous n'avons pas rencontré une seule mention de Montpellier. On ne trouvera cette école indiquée que plus tard. Elle est mentionnée dans le *Roman de Renart*, où il est du reste aussi très fréquemment question de Salerne.

Li mires qui s'en fu lassez (e).

- 
1. Jonckbloet. *Guill. d'Orange*, t. I, p. 180.
  2. Aye d'Avignon, éd., Guessart et Meyer, p. 30.
  - a. Manteau.
  - b. Introduit.
  - c. Comblé.
  - d. Là périrent.
  - e. S'est occupé.

A li garir et alegier (a)

Estoit venuz de Montpellier.

(v. 25842-5) (1).

Ce qui déterminait souvent les malades à consulter les mires, un symptôme qui les inquiétait beaucoup, c'était le frisson.

Auberon sent un frisson, et il reste un mois malade de la fièvre.

Frachons sentoît, de fievre (b) se douta

Mais Brunehaus telement l'aïesa (c)

Que de ses maus auques l'assouaiga (d).

(v. 1771-4) (2).

Amile se plaint de la fièvre qui le fait frissonner et lui enlève toute sa vigueur.

... Moi dist uns mires, qui iert (e) de Besançon.

Qui me dona et herbes et poisons,

Que en mon cors avoie grant frison

Et que a fame n'ésce habitacion

Ne compaignie tel com avoir doit-on.

(v. 1195-1200) (3).

---

1. Méon. *Roman de Renart*, t. III, p. 220.

2. Auberon, *éd.*, A. Graf., p. 24.

a. Soulager.

b. Fièvre.

c. Soigna.

d. Alors le soulagea.

3. Amis et Amile, *éd.* Hoffmann, p. 35.

e. Était.

Mais la place des mires est surtout sur les champs de batailles, auprès des chevaliers blessés, pour panser les plaies, nombreuses en ces temps de luttes continuelles.

Charlemagne a été blessé par *Ogier de Danemarche*. Ses vassaux le ramènent à Laon et on mande les mires pour soigner sa blessure (1).

Les mires mandent por la plaie sanier,  
La tente misent, puis le fisent cochie.  
Dient au roi : « Ne vus caut d'esmaier (a)  
Sain vos rendrons com poisson de viver (b)  
Ains que passé soient huit jors entiers.

(v. 3345-50)

Les médecins mettent sur la plaie du roi onguent et emplâtre, et le guérissent rapidement.

La plaie ont ointe d'un onguement mult chier  
Et les emplastres funt par desus cochie (c) ;  
Li cars raclot (d) et li dolors enciet (e).  
Tous fu guaris que bien pot chevalcher.

(v. 3350-4.)

Aiolo a entraîné le roi de France à venir assiéger

---

1. *Ogier de Danemarche*, éd. Barrois, p. 137.

a. Il ne vous faut effrayer.

b. Vivier.

c. Etaler.

d. Ils rejoignent les chairs.

e. Enlèvent.

dans Pampelune le traître Makaire, qui est blessé dans une sortie. Les médecins le guérissent, mais ce sera pour son malheur, car bientôt il sera pris et écartelé (1).

Il fait mander les mires en la sale plus bele,  
Por resaner ses plaies, car enpiriés quide estre (a).  
Li mire furent sage, des millors de la terre,  
En III jors le respassent (b) mais ne dura puis gaires  
La joie de Makaire car la mort li apresse (c).

(v. 10838-43.)

Après avoir soigné le duc Begon, les mires s'occupent du brave Haimon qui a eu le bras cassé dans le même combat.

Qui ot le bras trestout brisié parmi.  
Dos li Veneres l'ot atourné (d) einsi.  
Cil qui garissent s'en sunt bien entremis,  
Le bras reliant, (e) s'ont les emplastres mis,  
Et les estelles (f) i ont moult bien assis (g).

(p. 92.) (2)

---

1. Aiol, éd. J. Normand et J. Raynaud, p. 317.

2. Garin le Loherain, p. 92.

a. Il pense être en péril.

b. Remettent.

c. Menace.

d. Arrangé.

e. Bandent.

f. Echarpes.

g. Disposées.

Dans le poème de *Gaydon*, le duc Gaydes fait panser ses neveux par un mire du nom de Guerris.

Quant li dus Gaydes vit ses neveux navrez,  
Moult s'en merveille, si en est effraez.

. . . . .  
Lors fu moult tost maistres Guerris mandez.

. . . . .  
Maistre Guerris les a bien remuez (a),  
Lor plaies tante (b) puis si les a bendez,  
Puis les couchierent en trois blans lis parez.

(v. 8355 et suiv.) (1).

Le comte Herchembaut, blessé à la tête, est obligé de fuir devant Doon de Mayence qui cherche à s'emparer de son palais et de sa personne. Il se fait panser par les médecins de manière à pouvoir supporter le voyage (2).

De la chambre orent trait Herchembaut le murdrier (c),  
En. I. lit u palés le font appareillier (d).  
Li mire sunt entour pour les plaies lier,  
Si meitent ongnement pour li miex chevauchier.

(v. 5835-9.)

---

1. *Gaydon*, éd. Guessart et Luce, p. 252.

2. *Doon de Mayence*, éd. A. Pey, p. 176.

a. Examinées.

b. Y met de la charpie.

c. Le blessé.

d. Installer.

7. Pour le pansement des blessures, il est souvent question de « l'entrait ». On appelait ainsi des bandes de toile, enduites de baumes et de liniments, sorte de diachylon, à l'aide desquelles on rapprochait les bords des plaies. Par extension, on appellera ainsi par la suite, toute substance plaquée sur un objet, cataplasme, emplâtre, onguent et tout remède en général.

On rencontre fréquemment ce mode de pansement dans le roman Breton d'*Erec et Enide*. Erec blessé est obligé de poursuivre son chemin, sans pouvoir seulement mettre un peu d'entrait sur sa blessure (1).

Erec a son chemin retret (a)

Qui grant mester (b) eust d'entret.

Por ses plaies mediciner.

(v. 3933-6.)

Le roi Artus voyant Erec blessé en est profondément affecté, et il lui fait donner des soins empressés.

Li rois moult parfont (c) en souspire

Et fet apporter un entret

Que Morgneu sa suer avoit fet.

Li antrez iert (d) de tel vertu

---

1. *Erec et Enide*, éd. W. Fœrster, p. 102.

a. Retourné.

b. Besoin.

c. Profondément.

d. Était.

Que ja plaie qu'en est ointe,  
Ou feust sor nerf ou feust sor jointe (a),  
Ne fausist (b) qu'en une semaine  
Ne feust tote garie et seine,  
Mes que le jor une foiiee (c)  
Fust de l'entret apareillee (d).

(v. 4218-28.)

Et encore dans le poème de *Du Com.*

La le trouverent, IIII, fees  
Moult cortoisies et moult senees (e).  
Si donerent tel entret  
Dont il redrece maint contret (f) ;  
En cel entret a une ree (g)  
Que li donna Morgne la fee  
Que l'ome fait si esbahir  
Et si trembler et si fremir  
Com s'il eust fievre migraigne.

(Richel, 19152-f° 64.) (1)

## 8. Mais pour guérir leurs malades quand ils sont

---

a. Jointure.

b. Il n'était pas besoin.

c. Une seule fois.

d. Pansée.

e. Belles.

f. Estropié.

g. Vertu.

1. Godefroy, *loc. cit.*, art. Entret.

grièvement blessés, les mires ont mieux que l'entrait. Ils ont toujours avec eux des onguents merveilleux, composés avec on ne sait quelles herbes, mais dont les effets sont instantanés. Tel l'onguent de Maugis « le baron » qui guérit sur-le-champ la blessure de Richart.

Après le combat qu'Otinél a livré sous Attilie aux Sarrasins, les mires parcourent le champ de bataille pour enterrer les morts, et ils portent des « oingnements » pour les blessés (1).

Cil mire portent oingnemenz par ces prez,  
Les mors conroient (a), si les ont enterrez,  
Et les malades ont toz medecinez.

(v. 1306-9.)

Le comte Fromont a été grièvement blessé par Garin le Loherain « qui de son espie forbi » lui a tranché le flanc. Il met un onguent pour calmer la douleur et empêcher sa plaie de sentir mauvais (2).

Fromons li quens (b) est venus on jardin  
Sa plaie bende dou bliaut qu'ot vesti  
Et bien l'a ointe d'un onguement qu'il fit  
Qu'elle ne puit ne doloir, ne puir (c).

(v. 5-9.)

---

1. Otinel, éd. Guessard et Michelant, p. 46.

2. Girbers de Metz, éd. Stengel, p. 519.

a. Avaient soin.

b. Le comte.

c. Ni faire souffrir, ni sentir mauvais.

Le roi Sarrasin Brehus s'apprête à partir au combat contre les chrétiens. Il emporte dans le creux de son bouclier un excellent onguent pour s'en servir s'il venait à être blessé. C'est ce même onguent qui a servi à oindre le corps du Christ pour le mettre au sépulcre (1).

Un ongnement ot en la bocle assis (*a*)  
Par grant maistrise seelé et confit (*b*).  
De l'ongnement fu enoin Jhésu-Crist  
Quant de la crois fu el sépulcre mis.  
Dex (*c*) ne fist home, tant fust el cors malmis (*d*),  
Quant fust navrés et luens (*e*) deust morir,  
S'il s'en puet oindre et l'ongnement tenir,  
Que il ne soit et sanés et garis :  
Tels ongnement vaut tot l'or d'un païs.  
(v. 11288. 97.)

Lorsqu'il est blessé par Ogier, il guérit aussitôt sa plaie avec son précieux onguent.

De s'amoisnière (*f*) a trait un onguemant,  
Si s'en est oins et derière et devant,

---

1. Ogier de Danemarche, éd., Barrois, t. II, p. 471.

*a.* Dans le creux du bouclier.

*b.* Aromatisé et confectionné avec grande science.

*c.* Dieu.

*d.* Difforme.

*e.* Aussitôt.

*f.* De son aumônière.

Lors fu plus sains que un poisson noant (a).

(v. 11415. 8.)

Et quand Bréhus voit qu'il ne peut continuer la lutte contre le trop vaillant Danois, c'est son « ongnement » merveilleux qu'il lui propose pour sa rançon

Puis te ferai une bonté si grant :

Je te donrai de mon chier ongnement,

Si en oindras tes plaies et tes flans,

Lors ers (b) plus sains que ne fuus devant.

(v. 11573-7.)

Dans la *Bataille de Loquifer et de Renoart*, il suffit seulement de toucher la blessure avec l'onguent pour la guérir (1).

Oignemant ot ou chief (c) faicte.

. . . . .

De cel oint, I petit adese (d)

Qu'il ne vint maintenant an santé.

(v. 7 et suiv.)

## 9. Et quand on ne dispose pas de ces onguents

---

1. Bataille Loquifer et Renoart. Bibl. Nat. fr., 2494. f<sup>o</sup>. 197.

a. Nageant.

b. Tu seras.

c. A la tête.

d. Attouche.

extraordinaires, on se contente des simples que l'on va cueillir directement dans les champs.

Messire Gauvain cueille dans une haie une herbe qui a la vertu de calmer la douleur.

Et mesure Gauvains savoit.

Plus que nusom de garir plaie,

Une herbe voit en une haie,

Trop boine por dolor tolier (a)

De plaie, et il l'ala quellir (b).

(v. 8272-7.) (1).

Avec cette herbe, il ramène à la vie un chevalier étendu à terre blessé et sans connaissance.

Et se il a plaie mortel,

Je li aport une herbe tel

Qui mout, je quic (c), li aidera

Et la dolour li osterà

Tantost com il l'ara sentie

De ses plaies une partie,

Que jou ne sai sor plaie metre

Mellor herbe.

(v. 8291-9.)

. . . . .

Et n'aroit garde de morir,

---

1. Perceval le Gallois ou le Conte du Graal. édit. Ch. Potvin, t. II, p. 277.

a. Enlever.

b. Cueillir.

c. Je pense.

Ma damoiseïe, vostre amis,  
Qui ceste herbe li aroit mis  
Sor ses plaies et bien liée (a).

(v. 8306-10.)

. . . . .  
Et de l'erbe que il avoit,  
Sor toutes ses plaies en lie;  
Et la pucièle li aïe (b)  
Au mius (c) qu'ele onques set et puet (d).

(v. 8320-4.)

La belle Yseult « aux blanches mains », connaît tous les secrets des simples. C'est ainsi qu'elle peut guérir la plaie de Tristan qui en devient amoureux et l'épouse.

« Yseult estoit la plus belle fille du monde et la plus sage de chirurgie que on sceust en celluy temps et cognoissoit toutes herbes et leur pouvoir et n'estoit si périlleuse playe dont elle n'en guerist. » (1)

On emploie dans les pansements le plantain, l'ache et le fenouil. — Tristan est frappé par Bédalis à la hanche, d'une lance empoisonnée, dont le tronçon reste dans la blessure. Son médecin, Agar, retire le « fust » de la lance, puis :

---

a. Liée.

b. Lui aide.

c. Au mieux.

d. Qu'elle sut et put.

1. W. Golther. *Die Sage von Tristan und Ysolde*, p. 52.

« Il prist l'aubin (l'albumine) de l'œuf, et le lie sur la playe sans plus faire ; la playe ne pot estancher de saingner. Cil print jus de plantain et d'ache et de fanoul et sel et en fist une emplastre et le mist dedens la playe ; si l'estancha. » (1).

Le « dictame » était un vulnéraire puissant. — Dans un engagement contre Turnus, Enée est blessé par une flèche lancée au hasard par un archer. Son médecin Iapis essaie, mais en vain, d'enlever le fer de la plaie.

Uns molt buens mires Iapis  
I est venuz et vit la plaie,  
Senti le fer molt i essaie,  
Saveir se traire l'en porreit ; (a)  
Nel pot avoir en nul endret, (b)  
A Tenaïlles n'a ferrement,  
Et Eneas crie forment (c).

(v. 9552-9.) (2).

Le mire tire alors de sa cassette cette plante merveilleuse, le dictame, dont il fait une infusion, et aussitôt qu'Enée a bu cette potion, le fer sort de la plaie.

---

1. *Le Roman en Prose de Tristan*, éd. E. Læseth, p. 379.

2. *Le Roman d'Eneas*, p. 355.

a. Voudrait pouvoir l'enlever.

b. Ne peut l'avoir de nulle manière.

c. Fortement.

A sa male li mires vait,  
Prent une boiste, si n'a trait  
Del ditan, si l'a destempré (a),  
Beivre li fist ; quant l'ot passé,  
La saiete (b) s'en est volee  
Et la plaie sempres sanee (c) ;  
En es le pas (d), toz sains refu.  
Li ditans est de tel vertu  
Et li chevrolz (e) a tel nature,  
Quant navrez est, tot a dreiture (f)  
Cort al ditan, a sa mecine ;  
Seit de foille (g), soit de racine,  
Des qu'il en a le col passé (h),  
Si a son mal, tot resamé,  
Et se li fers li est el cors,  
Par ce l'en estuet voler fors (i).

(v. 9559-75.)

Dans le *Lai Hardi*, la fille de Tristan applique sur sa plaie la Toscane qui la guérit en peu de temps.

Une herbe de moult grant valor

---

a. Infusé.

b. La flèche.

c. Pour toujours guérie.

d. Sur-le-champ.

e. Ses feuilles (p)

f. Directement.

g. Soit de feuille.

h. Avalé.

i. Il était sorti dehors.

Qui estoit Toscane apelée  
Sour la plaie li a bendée.

(v. 6328.) (1).

Mais la meilleure et la plus efficace de toutes les herbes est encore la Mandegloire (2). Dans le roman de *Fierabras*, la belle Sarrasine, Florippe, délivre des chevaliers français de la prison où l'émir Balan les a fait jeter. Puis elle les conduit dans une pièce merveilleuse de son palais où sont des fleurs et des fruits en abondance et où croît la mandegloire qui guérit de tous les maux, sauf la mort.

En l'un cor (a) de la cambre avoit fait I prentoire (b),  
U ja ne faura (c) fruis ne flors a nul tampoire (d) ;  
La dedens naist et croist pour voir (e) la mandegloire.  
De tous maus fors (f) la mort i troev'on ajutoire (g).

(v. 2209-13. (3).

Et lorsque Florippe voit Olivier, qui a tué Fierabras, tout ensanglanté, elle lui demande s'il n'a pas « le cors plaié ni navré » et c'est avec la mandegloire qu'elle le guérit.

---

1. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 610.

2. Sans doute la mandragore.

3. *Fierabras*, éd. Krœber et Servois, p. 66.

a. En un coin.

b. Un parterre.

c. Ne manque.

d. A nulle époque.

e. Vraiment.

f. Sauf.

g. Assistance.

Olivier esgarda, tout le vit sanglenté.

« Sire, dist Floripas, dites-moi vérité.

Se vous avez le cors ne plaié, ne navré.

— Oil, dist Olivier, ou flanc et ou costé,

— Par foi, ce dist la bèle, je vous donrai santé.

Vint à la mandeglore I peu en a osté ;

Olivier l'aporta, tantost k'en ot usé,

Si sanerent ses plaies, si revint en santé.

(v. 2206-14.)

Joste (a) paradis en un mont,

Ilec ou (b) creist la mandegloire,

(Guillaume, *Bestiaire divin*, 3011.)

En avril u en mai quant li clers tant remiere (c)

Li mandeglore i est, c'a trover est legiere (d) ;

De croistre en la forest sint estre coutumière,

Nus hom n'est si hardis qui le meust, ne querre (e),

Ne l'estuece morir (f) d'une mort isi (g) fiere.

(*Roman d'Alîx*, f° 53 d.) (1).

Et quant, malgré tous les soins des mires, leurs onguents et leurs simples, le sort des blessés demeure désespéré, c'est à Dieu lui-même alors qu'on les

---

1. Godefroy, *loc. cit.*, art. Mandegloire.

a. Auprès.

b. Là ou.

c. Quand les fleurs contiennent tant de remèdes.

d. La trouver est facile.

e. Qui ne la cueille ni la cherche.

f. S'il ne voulait mourir,

g. Ainsi.

recommande. Sur l'herbe encore chaude du soleil de la journée, on jette quelque « covertor », on y couche les malheureux qui « braient », on leur porte jusqu'aux lèvres une potion qui les doit endormir, et on les confie pour finir, à la bonté du Médecin céleste, qui seul peut achever leur guérison (1).

10. Il n'est pas jusqu'à la matière de l'enseignement médical dont il ne soit question dans ces poésies du moyen âge. C'est ainsi que dans *la Condamnation de Banquet* on parle des Aphorismes d'Hippocrate, des commentaires de Galien, et des régimes de santé, si fréquents à cette époque.

Vous sçavez bien que je jouys  
De plusieurs secrets de nature,  
Vous avez, par mon escripture  
Les Amphorismes de renom ;  
Et moy, la Commentacion,  
Sur les livres de nostre maître,  
Velà mon occupation.  
De cela me scay entremettre,  
Puis par escript ay voulu mettre  
Ung régime de saintité  
Et aussi rédiger par lettre ;  
De morbo et accidente (2).

---

1. L. Gautier. *La Chevalerie*, p. 756.

2. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 593.

Dans le *Miracle de Saint-Pantaléon*, on voit comment se faisait alors l'apprentissage médical. Un jeune homme est confié à un « Mire, » de renom qui le garde auprès de lui un certain nombre d'années, et qui reçoit pour son enseignement une redevance pour laquelle il traite à forfait.

Je vous demant, dites-moi, sire,

Se vous vouldriés a apprentiz

Prendre Panthaleon mon filz ;

Dites oil (a).

Vostre filz ? et quel aage a il ?

Dites-le moy.

Maître Morin, foy que vous doy,

Il a plus de quinze ans passez.

Il est biau valeton (b) assez.

Et bien appert (c).

. . . . .

Ore, biau filz, voulez-vous estre

Voulientiers mire ?

Ce qui plaira mon père, sire,

A li en est (d)

Si j'en parle a maistre Morin,

Vourras-tu bien avec lui estre ?

C'est des mires le meilleur maistre

Que l'en sache en tout ce país.

---

a. Oui.

b. Jeune garçon.

c. Intelligent.

d. A lui d'en décider.

Le jeune homme est alors présenté à maître Morin qui veut bien lui apprendre la médecine mais pose ses conditions.

Pour ce que le voi gent et net (*a*)  
Sire, vœulentiers le prendray;  
Et le mestier li apprendray.  
Parfaitement, s'en li ne tient (*b*),  
Mais je vous di bien qu'i convient  
Qu'il me serve set ans entiers,  
Et dix livres de vos deniers  
Avoir avec.

. . . . .  
Je vous paieray d'argent sec  
Vœulentiers. Or l'en amenez  
Et vous pri que li apprenez  
Le fait de degré en degré  
Si que je vous en sache gré.

Puis le maître conseille à l'élève pour apprendre, de regarder comment il fait lui-même.

Or ne met pas en nonchaloir (*c*)  
Quant tu besoingnier me verras  
De regarder con tu feras.

Surtout il lui apprend la botanique et la façon de préparer les plantes pour faire les médicaments.

- 
- a.* Gentil et décidé.  
*b.* Il ne tient qu'à lui.  
*c.* Ne manque pas.

Or pour ta science accroistre  
Il te faut les herbes congnoistre  
De quoi tes oingnemens feras  
Quant tu de moy parti seras.

. . . . .

Or te diray que tu feras  
D'aucunes cueillir m'en yras,  
Et je te monsterray comment  
Tu en feras bon oingnement  
Au retourner (1).

11. Les Fabliaux nous dépeignent la vie réelle de leur temps. En parlant la langue familière et quotidienne des diverses classes de la société, ils nous font pénétrer dans tous les intérieurs, nobles, cléricaux, bourgeois ou ruraux. Ils sont satiriques et se moquent surtout des vilains, des bourgeois, des clercs inférieurs, qui sont les héros ordinaires de ces récits. Les « mires » avec leurs onguents, pilules et autres médecines devaient nécessairement y trouver leur place.

Dans la *Saineresse*, on apprend que les femmes faisaient la saignée et posaient les ventouses, et les galants, sous ce prétexte et avec ce déguisement s'introduisaient chez leurs maîtresses. Un bon bourgeois s'était vanté que jamais femme ne pourrait le tromper. Et sa femme le trompe en se plaignant

---

1. Mannheimer, *loc. cit.*, p. 596.

de douleurs de goutte et en faisant monter au « so-  
lier » (a) un jeune gars déguisé en saineresse. Elle  
explique à son mari, qui ne soupçonne rien, com-  
bien elle est soulagée par l'onguent dont furent  
« ointes » ce qu'elle appelle ses plaies.

Morte fussent mon escient (b)  
S'un trop bon oingnement ne fust.  
Qui de tel oingnement eust (c)  
Jà ne fust més de mal grevée (d)  
Et quant m'ot tant demartelée (e)  
Si m'a après ointes mes plaies  
Qui moult parerent granz et laies (f),  
Tant que je sui toute guérie (1).

(v. 82-90.)

La *Borgoise d'Orliens* courtisée par des étudiants,  
feint de prendre son mari pour l'un de ceux qui vien-  
nent lui faire la cour. Pour lui prouver sa fidélité,  
elle simule l'indignation et le fait battre par ses vrais  
amoureux : après, elle le soigne des coups qu'il a  
reçus.

---

1 Méon. *Fabliaux et contes du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles*, T. III,  
p. 453.

a. A l'étage.

b. A mon avis.

c. Si j'avais eu un tel onguent.

d. Je n'aurais jamais souffert.

e. Frappée.

f. En beaucoup d'endroits étaient grandes et laides.

De bones herbes li fist baing,  
Tout le gari de son mehaing (a) (1).

(v. 234-6.)

Le *Vilain Mire* dont Molière a tiré sa comédie du *Médecin malgré lui* est fréquemment cité. Un vilain épouse la fille d'un chevalier ; et comme elle ne manque pas de charmes, il a quelques doutes sur sa vertu. Pour être plus tranquille, il prend l'habitude de la battre tous les matins avant de partir aux champs, de façon à la faire pleurer pendant le reste de la journée. La femme cherche naturellement à se venger. Sur les entrefaites arrivent deux envoyés du roi qui cherchent un grand médecin pour soigner la fille même du prince, qui est très malade parce qu'elle a avalé une arête de poisson.

. . . . . Damoiselle Ade  
La fille du Roi est malade ;  
Il a passé huit jors entiers  
Que ne pot boire ne mengier  
Quar une areste de poisson  
Li aresta ou gavion (b) (2).

(v. 144-50.)

La femme du vilain trouve l'occasion bonne. Elle dit que son mari est un très bon « mire » qui en

---

1. Méon, *loc. cit.*, p. 168.

2. Méon, *loc. cit.*, p. 1

a. De ses maux.

b. Dans la gorge.

connaît plus long qu'Hippocrate lui-même sur l'examen d'une urine.

Quar mon mari est je vous di  
Bons mires, je le vous afi (a) ;  
Certes il set plus de mecines  
Et de vrais jugements d'orines  
Que onques ne sot Ypocras (1).

(v. 184-9)

Seulement il a la mauvaise habitude de ne rien vouloir dire avant d'être battu. On sait comment le vilain fut obligé de se reconnaître médecin par l'argument des coups de bâton, et comment il guérit la fille du roi en la faisant rire, de sorte que l'arête lui sortit de la gorge. Puis comme le roi veut encore le retenir pour guérir ses sujets attirés par le bruit de la guérison de sa fille, voici ce qu'imagine le sois-disant mire :

Je sai un charme qui miex vaut  
Que gingembre ne citouaut (b),  
.....  
Le plus malade en eslirai (c),  
Et en cel feu le meterait  
Si l'arderei (d) en icel feu

---

1. Méon, *loc. cit.*, p. 4.

a. Affirme.

b. Cannelle.

c. Choisirai.

d. Brûlerai.

Et tuit li autre en auront preu (a),

Quar cil qui la poudre beuvront

Tout maintenant gari seront (1).

(v. 329 et suiv.)

Rien que l'idée du traitement fut d'ailleurs très efficace, puisque tous les malades s'en allèrent l'un après l'autre en se déclarant guéris.

Dans le conte *de l'Empereri* (b) *qui garda sa chastée par moult Temptacions*, on trouve une virulente diatribe d'un vilain contre les mires et contre leur miel, pilules ou sirops. — Il dit que « Notre-Dame » est bien meilleure « phisicienne » que tous les médecins du monde et qu'à l'encontre des mires, elle ne réclame rien pour ses soins. Ils vous vendent vingt ou trente sous ce qui n'en vaut seulement pas un :

No mestre, no phisicien

.....

Qui nule riens por Dieu ne font

Ainz (c) vos di bien tot à estrous (d)

Que ce qui ne valt pas uns trous.

No vendent-il vingt souz ou trente ;

---

1. Méon, *loc. cit.*, p. 6.

a. Profit.

b. L'Impératrice.

c. Au contraire.

d. Tout aussitôt.

Autant lorest s'il pluët com vente (a),  
S'on muert (b), s'on vit, s'on rit, s'on plore(1).  
(v. 2467 et suiv.)

Ce ne sont que des trompeurs et des fourbes qui  
font payer neuf ou dix fois leur valeur trois malheu-  
reuses cuillerées de sirop.

Barat (c) et guile (d) i-a-il trop.  
Trois cuileretes de syrop  
De l'un un pou, de l'autre tant,  
De lor trufes i metent tant,  
Qui a envis valent un œf  
Nos vendent-il diz souz ou noef.

(v. 2481-7.)

Malheur à ceux qui tombent entre les mains de  
ces mires qui n'ont qu'un désir, c'est que vous ayez  
toutes les maladies possibles pour pouvoir vous  
soutirer de l'argent.

Mal est bailliz (e) li crestiens  
Qui sovent chiet (f) en lor liens

---

1. Méon. *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, p. 79.

a. Autant ils se moquent qu'il pleuve ou vente.

b. Qu'on meure.

c. Tromperie.

d. Fourberie.

e. Mal lui en prend.

f. Tombe.

De covoitise a tant en ous (a),  
Que bien vodroient que Sainz-Pous  
Géust (b) cinq ans de la quartaine,  
Et dou chaut mal la Magdalaine,  
Mès qu'il cuidassent d'els avoir (c)  
Et grant pecune et grant avoir (r).

(v. 2487-95.)

Puis notre vilain s'emporte contre toutes les pilules, sirops et médecines, qui ne sont que poisons donnés par les phisiciens.

Tout est venuz dou plus au mains (d),  
Li las (e) qui chiet entre lor mains ;  
. . . . .  
Moult tost (f) li donent telle pile  
S'el ventre avoit besanz (g) dix mile,  
Si li font-il rendre et vomir.  
C'est une chose dont trop m'ir (h),  
Totes les piles lor claim quites (i)  
Onc nès amai crues ne cuites,

---

1. Méon. *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, p. 80.

a. En eux.

b. Restât couché.

c. Pourvu qu'il pensent obtenir d'elle.

d. Dès qu'ils consultent plus ou moins.

e. Les malheureux.

f. Aussitôt.

g. Pesant.

h. Qui trop m'irrite.

i. Les pilules qu'ils proclament.

Menjucent (a) les cil qui les font,  
Sa nature ocit et confont (b)  
Si me consaut (c) li bers (d) Sainz Giles  
Qui use a dès (e) syroz et piles.  
Et qui croit maint phisicien,  
Car ne sont pas tuit (f) Galien (1).  
(v. 2495, et suiv.).

Il avoue cependant que lorsqu'il est malade, il est bien obligé d'écouter les médecins, fussent-ils « boiteux ou éclopés », mais quand il est guéri, il voudrait les voir au diable, ou tout au moins au delà des mers, jusqu'en Palestine, avec tout leur miel et tout leur sucre.

N'i a si boiteus ne si clop  
Quant sui malades que n'aim trop ;  
Mès lors que Diex santé m'envoie,  
Volé s'en fussent bien vodroie  
Outre la mer au saint Sépucure  
A tot lor miel, a tot lor çucre :  
Car si me sont gapes et moistes (g)  
Lor fioletes et lor boistes,

---

1. Méon, *loc. cit.*, p. 81.

a. Qu'ils les mangent.

b. Tue et détruit.

c. Me conseille.

d. Le bienheureux.

e. Toujours.

f. Tous.

g. Fourbes et trompeuses.

Qu'eles me tolent tot lor cuer (a).  
Quant sui gariz je ru tot puer (b),  
Eles m'ocient nès dou flair (c).  
Bon pain, bon vin et le bon air,  
Ains assez miex, par Saint Vistace,  
Que toz lor oignemanz ne face,  
Ne que totes leur herbolées  
Qui tantes borses (d) ont bolées (e) (1).  
(v. 2519-35).

**12.** Des Fabliaux on peut rapprocher le *Roman de Renart* où l'on trouve quelques scènes rappelant certainement les mœurs médicales de cette époque.

« C'est la branche de Renart si come il fu mires. » (2).

Renart voudrait trouver de quoiguérir le roi Nobles, le Lion, pour rentrer en grâce auprès de lui.

Einsi vet Renart son cemin  
Molt prie deu (f) et seint Martin  
Que il tel cose lit envoit  
Dont li rois Nobles garis soit.  
(v. 19234-8.).

---

a. Me soulèvent le cœur.

b. Je me précipite aussitôt dehors.

c. Elles me tuent rien que par leur odeur.

1. Méon, *loc. cit.*, p. 81.

2. Méon. *Le Roman de Renart*. t. II, p. 305.

d. Bourses.

e. Volées.

f. Beaucoup prie Dieu.

Tout en se promenant, il rencontre une prairie qui contient nombre de plantes médicinales ; il va en cueillir.

Tant erra Renart cel matin  
Que il a trové un gardin  
Ou il ot herbes de maneres (a)  
Qui sont pressioses et cheres  
Et bones sont por mal saner (b).  
(v. 19255-60).

Puis une bonne fortune se présente à lui. Il trouve un pèlerin endormi à qui il enlève son aumônière renfermant des médicaments précieux.

... si a trové dedens  
Une herbe qui est bone as dens.  
Et herbes i trova ases  
Dont li rois sera repassez (c).  
Aliboron i a trové  
Que plusors gens ont esprové  
Qui est bone por escaufer (d)  
Et por fevre de cors oster.  
(v. 19305-13.)

Muni de toutes ces bonnes herbes, il arrive enfin à la cour du roi Noble. Celui-ci se montre fort cour-

---

a. De sorte qu'elles.

b. Guérir.

c. Guéri.

d. Echauffer.

roucé contre Renart, mais le malin Goupil calme  
la colère du roi en lui disant qu'il vient de Salerne  
où il a été étudié pour sa guérison.

N'a delà mer fisicien  
Ne en Salerne ne aillors  
A qui n'aie parlé por vos.

(v. 19280-3.)

Le lion se laisse convaincre et accepte les soins de  
Renart qui lui demande tout d'abord de son urine  
pour pouvoir diagnostiquer la maladie.

Ce dit Renart garis seres  
Ainz (a) que trois jors soient passés  
Aportes-moi un orinal  
Et si verrai dedenz le mal  
Li orinax fu aportez.

. . . . .  
Lor le prent et au soleil vā  
L'orinal sus en haut leva ;  
Moult le regarde apertement (b)  
Torne et retorne moult souvent  
Por veoir s'il se tornerait.

. . . . .  
Sire, fait-il, se Diex me saut (c)  
Bien voi vos avez fievre agüe,  
J'ai la poison (d) qui bien la tue.

(v. 19507 et suiv.)

---

a. Avant que.

b. Comme il faut.

c. Me sauve.

d. Potion.

Puis il tâte le poulx du roi et le palpe dans tous les sens.

Le braz prant et taste le pous  
Voit qu'il n'est pas trop destrampez (*a*)  
La main li met lonc (*b*) les costez,  
Et sor le pis et sor le flanc  
Et dist, sire, par Saint Clément  
A poi ne sui venuz (*c*) trop tart,  
En vostre mal covient esgart (*d*)  
Se talent avez de garir.

(v. 19527-35.)

Au milieu de toutes ces occupations, Renart n'oublie pas ses ennemis. Il commence par Ysengrin le loup, en conseillant au roi de mettre sur lui pour se réchauffer, la peau d'un loup écorché vif. Puis il se venge de Brichemer, le cerf, en ordonnant un remède fait avec de la corne de cerf. — On sait que les préparations de corne de cerf étaient d'un usage courant dans la pharmacopée du moyen âge.

Il t'estuet (*e*) de la corne au cerf  
Del lonc prendre (*f*) le mestre nerf  
Qui soit un pou retrait arere (*g*).

---

*a.* Irrégulier.

*b.* Le long.

*c.* Un peu plus je serais venu.

*d.* Des soins.

*e.* Te faut.

*f.* Dont on prendra.

*g.* Qui se trouve en arrière.

. . . . .  
En l'orine vi la maniere  
La médecine dont garras.

(v. 19607 et suiv.)

Enfin Renart ouvre l'aumonière qu'il a volée et  
fait respirer au roi l'Aliboron ? qui le réchauffe et le  
guérit.

Renars a pris un oignement,  
Sire, dist-il, je vos garrai  
Et ceste fevre vos tondrai (a)  
Or vos convient un peu souffrir.

. . . . .  
Renars le fit cocher adenz (b)  
Puis li a mis el nes dedenz  
Aliboron que il avoit,  
Qui si fort oignement estoit,  
Si le prist si a escaufer  
Et il commença à enfler

(v. 19675-86.)

. . . . .  
Ce dit Nobles, je suis garis  
Je vos en rent cinq cent mercis  
. . . . .  
Toz sui garis, nul mal ne sent  
Vos en aurois riche présent.

(v. 19709-16.)

---

a. Je vous enlèverai.

b. Sur le ventre.

Il arrive aussi à Renart plusieurs més aventures où sa profession de médecin lui est fort utile. Il a failli être pris dans un piège, et ce n'est pas sans y laisser un peu de sa peau qu'il parvient à s'échapper. Mais sa plaie le fait souffrir et il cherche une herbe pour mettre dessus.

Moult se demente(a) et moult s'esmaie(b),

Que moult li cuit et dant (c) sa plaie ;

. . . . .

Car à grant paine puet (d) aler

Et dist que se il puet trover

Une erbe qu'il bien conissoit.

Tantost sa plaie gariroit.

(v. 25089 et suiv.)

Il la trouve enfin cette herbe précieuse. il l'arrache, l'humecte de sa salive, l'applique sur sa plaie et le voilà guéri.

Sur un fossé qui grant estoit

A trové l'erbe qu'il quiert (e).

Si l'en a tantost esrachie (f)

Ne l'a triblée n'esgrachie (g),

---

a. Se tourmente,

b. S'inquiète.

c. Lui fait mal.

d. Peut.

e. Cherche.

f. Arrachée.

g. Broyée ni écrasée.

Ençois la menja sanz tribler, (a)

Del remanant (b) ala froter

Trestotes (c) les plaies qu'il ot,

Et fu gariz et trestoz sains.

(v. 25102-110.)

Plus loin il a maille à partir avec un gros mâtin de dogue qui le met en piteux état. C'est Hersent et Ysengrin qui le soignent et ils montrent qu'ils ne sont pas novices en la matière,

Moult par i metent grant entente ;

En totes ses plaies et tente (d),

Poison (e) li fent boire et mecine

D'erbe a mengié mainte racine,

Si con li mires lor ensaingne.

(v. 25833-8.)

Après avoir dévoré la pauvre poule Copée, Renart cherche à dévorer aussi Chanteclair, le coq. Mal lui en prend, car celui-ci se sert habilement de son bec et de ses « esperons ».

La destre oreille li abat,

Et l'ueil senestre (f) li creva.

(v. 30026.8)

---

a. Mais l'humecta dans sa bouche sans la croquer.

b. De ce qui reste.

c. Toutes.

d. Charpie.

e. Potion.

f. Gauche.

Puis il conseille à Renart de faire soigner ses plaies par « Espinart » physicien du roi.

De lancelee et de plantain  
Se vodra en vos plaies metre,  
Espinart se yeult entremettre  
Qui est fisicien le Roi,  
Bien vos garra (a).

(v. 30045-40.)

Enfin Renart s'est réconcilié avec le roi Nobles, et pour entrer à sa cour comme courtisan, il se fait passer pour médecin. « Ainsi que Renart vint devant le Roi Noblon, li disiesme de compaignon en guise de fusicien. » (1).

Ce dist Renart, par Sainte Crois,  
Je sui, sire, uns fisissiens,  
De mainte science sciiens (b),  
De fisique et d'astrenomie,  
Et d'ingremance et de surgie (c)  
De natures et d'angorisme (d) :  
. . . . .  
Or m'escoutés, gentis Rois, s'ai

---

1. Méon. *loc. cit.*, t. III.

a. Guérira.

b. Savant.

c. De magie et de chirurgie.

d. Des maladies du corps et de l'esprit.

Sour moi ierbes, pieres racines  
De moult diverses médecines.

(v. 4788-98.)

Si m'aprist maistre Galiens  
Par quoi je suis grans surgiiens  
Et de maistre Ypocras apris  
Tant que maistre suis de grant pris ;  
Et dou sage Virgille sai  
Maint grant sens, gentis roi, et s'ai  
Tous les livres maistre Aristote.

(v. 4813-19.)

13. Dans le *Roman de la Rose*, qui est une véritable physiologie de l'amour, racontant les peines et les plaisirs réservés à ceux qui aiment, le poète, Guillaume de Lorris, pénètre dans le séjour délicieux de Dédruit, le Plaisir. Mais au moment où il veut cueillir une rose, il voit l'amour diriger sur lui une de ses flèches, qui est la Beauté. Il est blessé et un frisson le prend.

Ordonc me prit une froidor,  
Dont ge dessous chaut peliçon (a)  
Oï puis sentu (b) mainte friçon (1).

(v. 1703-6).

---

1. Méon. *Roman de la Rose*, t. I, p. 68.

a. Malgré une chaude pelisse.

b. Et puis j'ai senti.

Et il se demande où il va trouver un mire pour le soigner, et quelles herbes il pourra mettre sur sa plaie.

Ne soi (*a*) que faire ne que dire,  
Ne de ma plaie on trover mire,  
Que par herbe, ne par racine,  
M'en atendoie médecine.

(v. 1731-5).

L'amour lui lance encore plusieurs autres flèches, mais pour la dernière qui a nom Beau-Semblant, il a eu soin d'en enduire la pointe d'un onguent précieux.

Mès Amors a moult bien la pointe  
D'ung oignement précieux ointe,

(v. 1856.)

Onguent destiné à empêcher la mort, car cette flèche est très meurtrière.

Il a cele floiche à moi traite (*b*)  
Qui m'a ou cuer grant plaie faite,  
Mais li oignement s'espandi  
Par mes plaies, si me rendi  
Le cuer qui m'iere tout faillis (*c*) ;  
Ge fusse mort et mal baillis (*d*)

---

*a.* Je ne sais.

*b.* Tirée.

*c.* Qui m'avait failli.

*d.* Maltraité.

Li dous oignement ne fust.

. . . . .

Li oignement moult me valu.

Mès toutes voies me dolu (a)

La plaie, si que la dolor

Me faisoit muer (b) la color.

(v. 1866 et suiv.)

14. Rutebeuf nous apprend comment les charlatans vendeurs de médicaments, faisaient leur boniment à la foule attirée autour de leurs tréteaux, dans un carrefour ou sur une place publique. Dans cette pièce intitulée : *Ci commence, li diz de l'Erberie*, l'herboriste en plein vent débute ainsi :

Seigneur qui ci estes venu,

Petit et grant, jone et chenu (jeunes et vieux)

Il vos est trop bien avenu (soyez les bienvenus)

Sachiez de voir. (Ecoutez.)

Je ne vos vuel pas desouvoir (tromper)

Bien le porreiz aparsouvoir (apercevoir)

Ainz que m'en voize. (Avant que je m'en aille.)

Aseeiz-vos, ne faites noise : (pas de bruit)

Si escoutez, c'il ne vos poize (si cela ne vous ennuie)

Je suis uns mires.

Il prouve alors sa grande expérience en racontant les nombreux voyages qu'il a faits :

---

a. Néanmoins me fit souffrir.

b. Changer de couleur.

Si ai eztei (été) en mainz empires,  
Don Caires m'a tenu (retenu) li sires  
Plus d'un estei (été).  
Lonc tanz (longtemps) ai avec li estei ;  
Grant avoir i ai conquestei (acquis)  
Meir (mer) ai passée,  
Si m'en reving par la Morée,  
Où j'ai fait mout grant demorée (long séjour)  
Et par Salerne  
Par Burienne et par Byterne,  
En Puille, en Calabre, Palerne  
Ai herbes prises  
Qui de granz vertus sunt emprises (empreintes).  
Sus quelque mal qu'el soient mises  
Li maux s'enfuit.

Vient ensuite l'énumération des médicaments merveilleux rapportés de ces régions lointaines : Pierres précieuses qui ressuscitent les morts ; herbes des déserts de l'Inde, qui guérissent de la goutte et fièvre quartaine ; remèdes de composition compliquée et vraiment extraordinaires qui guérissent les hémorroïdes, la pierre, les échauffements du foie, et jusqu'à la surdité. Puis le boniment continue en prose :

« Bele gent, je ne suis pas de ces povres prescheurs ne (ni) de ces povres herbiers qui vont par devant ces mostiers (couvents), à (avec) ces povres chapes (vêtements) mau cozuës (mal cousus), qui portent boïtes et sachez (sacs), et si estendent.

I. tapiz : car teiz vent (tous vendent) poivre et coumin et autres espices ; qui n'a pas autant de sachez com il ont. »

Non, il est envoyé spécialement par M<sup>me</sup> Trote de Salerne (1).

« Por occir les bestes sauvages et por traire (confectionner) les oignements (onguents), por doneir médecine à ceux qui ont les maladies es cors (dans le corps).

Voici un remède infailible pour la guérison des vers :

« Por la maladie des vers garir, la meilleur herbe qui soit elz (dans les) quatre parties dou monde, ce est l'ermoize (armoise). De cele herbe panrroiz (vous prendrez) trois racines, V feuilles de sauge, X feuilles de plaintaing. Bateiz ces chozes en I mortier de cuyvre, à (avec) un peteil (pilon) de fer, desgeusneiz-vos (avalez) dou jus par, iij. matins : gariz sereiz de la maladie des vers. »

Et il vend non seulement de l'armoise, mais encore bien d'autres herbes dont les propriétés ne sont pas moins merveilleuses :

« Ces herbes, vos ne les mangereiz pas, car il n'a si fort buef (bœuf) en cest pays, ne si fort destrier, que c'il en avait ausi gros com I pois sor la langue, qu'il ne morust de ma l (mauvaise) mort, tant sont fort et ameires ; et ce qui est ameir à la bouche, si est boen (bon) au cuer. Vous les metreiz, iij, jors dormir en boen vin blanc ; se vos n'avez blanc, si preneiz vermeil ; se vos n'aviez vermeil, preneiz de la belle yane

---

1. Allusion à l'illustre Trotula de Salerne.

(eau) clère, car teiz (tout le monde) a un puis devant son huix (sa porte), qui n'a pas I tonel de vin en son célîer. Si vos en desgeunereiz par Xiiij. matins, et je vos di que vos sereiz gariz de diverses maladies et de divers mahainz (malaises), de toutes fièvres sauz (sans compter) quartaine, de toutes gouttes sauz palazine (paralysie), de l'enflure dou cors, de la vainne (veine) dou C... c'ele (si elle) vos débat (démange); car ce mon père et ma mère estoient ou péril de la mort et il me demandoient la meilleure herbe que je lor peusse doneir, je lor donroie (donnerais) ceste (celle-là). »

Il est d'ailleurs très désintéressé. C'est le seul amour du prochain et non pas le désir du gain qui lui fait vendre ses remèdes :

« En teil (telle) manière venez-je mes herbes et mes oignements : qui vodra si en preingne (prenne), qui ne vodra si les laist (la laisse). » (1).

Dans une autre poésie intitulée : *De la Goute en l'Aine*, Rutebeuf met encore dans la bouche d'un bateleur un remède tout particulier pour la guérison de la goutte :

Prendrez la hart (corde) de ij. penduz,

Prendez la queu d'un lièvre

Et de la laine d'une chièvre,

Amer de miel, douceur de suie,

De l'avesnière ( ? ) d'une truie,

---

1. A. Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, t. II, p. 51.

Del blanc dou c... d'un noir chaudron,  
Le cinquisme pié d'un mouton,  
Qui toutes ces choses prendroit  
En I mortier les metroit  
Et si les triblast tout en I (mélanger ensemble)  
Et puis les béust (but) à jeun  
Garis seroit, sachiez sans doute  
De la très angoisseuse goute (1).

15. Quelques manuscrits de langue romane nous ont conservé des recettes médicales communément employées dans le peuple au moyen âge.

Recettes médicales publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Evreux (n° 23) (2).

« (1) Pour les eux (yeux) qui duellent (font souffrir) et espoignent (démangent), lavez les de iae (eau) de pluie, si garront (guériront).

« (2) Pour les eux qui sunt usez (vieux) et occurs (obscurcis), prenez le jus de fauneil (fenouil) et de rue, autant de l'un comme de l'autre, et du miel ovec, et si le boulez (faites bouillir) tant qu'il soit espès (épais) ; si le metez jus (près) du feu ; si mettez ens (dedans) les fielz (fiels) de .Ij. oisiaus qui vivent de proie, et merllez (mêlez) ensemble et le gardez et metez sus les eux, si garront.

. . . . .

« (9) Pour la douleur des denz, prenez la racine de quanelles

1. A. Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, t. III, p. 194.

2. Meyer et Joret. In *Romania*, 1889, XVIII, p. 571.

(canelles), si la cuisiez bien en la brese (avec du charbon), et puis la resez (grattez) du coutel, et metez sus les denz tant que (jusqu'à ce que) il soit froiz.

. . . . . , . . . . .

« (13) Pour les orelles sourdes, prenez le jus de mente et de aluine (absinthe), si le fêtes tieves (tièdir), et metez es orelles, si garront ; et se il i a vers, si destrempez (versez) le jus de mente en vin et coulez parmi .j. drap (linge), si le faites tieuve (tièdir), et mettez es orelles, si garront.

. . . . . , . . . . .

« (16) A la tous et au poumon malade, destrempez semence d'ache et d'anis en vin, si le boulez bien, et puis le metez en boîtes, si en mengiez au soir et au matin .IIj. cullerées tant que vous soiez gari.

. . . . . , . . . . .

« (19) Pour toutes mennières (manières) de fièvres, medecines vraies et esprovées. Quant li mals vous prendra, entrez en .j. baing et gardez que vos bras n'atoichent (ne touchent) à l'iaue, si prenez ierre (lierre) terrestre et mettez sus vostre chief (tête) et vous feter (faites) seiner de voine (veine) mout bon vous sera.

. . . . . , . . . . .

« (21) Pour fièvre tierceine, prener .IIj. fuelles de plantain encontre le solleil (vous plaçant face au soleil), et ditez .IIj. fois *pater noster*, et bevez le jus avec iaue benoite (bénite) quant vous commencerez à trembler.

« (22) Quant li hons (l'homme) et la fame sunt en habitement selonc nature, a ce que (pour que) la fame conçoive, il convient qu'il ait germe en l'une des semences ou es Ij. Se li germes est en la semcnce de l'homme, si engenderront fil, et se

li germes est en la semence de la fame, si sera fille; se li germes est en l'une et en l'autre, se i ara filz et fille; et si n'y a germe en laquel que soit les semences, il ne pueent (peuvent) engendrer.

• • • • •  
« (29) Pour outer (ôter) les vers du ventre, cuisiez en iaeu ou en cervoise le tendrun (bourgeon) de fresne, si fetes boire ou malade, si morront li vers.

• • • • •  
« (37) Pour là douleur et pour l'espurgement du piz (poitrine), prenez la primerolle (primevère) du bois et triblez (broyez) bien et metez en .j. pot eschauffer, et si tout comè ce sèra chaut, si faites une fosse en terre, si i metez le pot et le couvrez bien, et le leissiez IX jours et XI nuiz; si le bevez au matin froit et au soir chaut.

• • • • •  
« (44) Pour ydropisie, prenès le couvin de freumiz (œufs de fourmis) plaine une boîte, et fetes .j. baing, si i metez le couvin avec frès sein (tétine fraîche) de porc, si en oignez le malade après le baing.

• • • • •  
« (48) Pour fièvre quarteine, prenez le blanc vif (graisse fraîche) de buef, si en treez (tirez) le jus et mellez oveques (avec) wille (huile) de olive, si en oingnez les temples au malade et le piz, si garra

• • • • •  
« (50) A memeles enflées por trop let prenez lie de vin aigre o (avec) cire vierge, si metez sus.

• • • • •  
« (53) Pour curson (flux de ventre), prenez le fromage viez

(vieux), si le cuisez en fort vin aigre en .j. poiele (poêlon) de fer, si le mengez.

. . . . .  
« (56) A (pour) home délivrer d'envoutoure (ensorcellement), emplez (remplissez) un vessel (vase) de vin, et dites : « Exorcizo te vinum per illum qui in chana Gallilee limphas convertit in vinum, qui mare rubrum filiis Israël emisit atque per centum .xluij. millia... de terra, et per .IX. ordines angelorum, et per .X. verbera legis et per quinque libros Moysi et per iiij evangelistas et per sanctam Mariam matrem Domini nostri Jhesu Christi... plonc (plomb) en ymages ou en clous ou en quelque manière cest hom ou ceste fame est envouture, et cele mesme fourme (forme) et cele mesme semblance nous demontre christus imperat. »

**16.** Voici quelques recettes médicales traduites de la langue d'oc et renfermées dans un manuscrit de la bibliothèque de Nîmes (n° 13729) (1).

« [I]... Serpolet, pouliot, origan, millefeuille, plantain, aigremoine, sauge, potentille, pilosèle, consoude, grande et petite primevère, petit muguet, pimprenelle, souci, bistorte, menthe poivrée, sceau de Sainte-Marie, scrofulaire, eupatorium, fenouil, armoise, dictame, pivoine, giroflée violier, lierre terrestre, choux rouges, tanaïsie, geranium de Robert, tormentille, herbe aux chats, orties, sommités de chanvre rouge : de chaque, une poignée ; garance, II poignées.

---

1. Bondurand, *In Romania*, 1883, XII, p. 100.

« Mélanger le tout avec de l'eau dans un mortier, filtrer, placer le filtratum à sécher à l'ombre, et quand il commencera à s'épaissir, en faire des trochisques (rondelles) ; et quand on en aura besoin, en mettre une dans du vin blanc, et en donner à boire au malade le matin et le soir.

On ne voit pas pour quelles maladies ce médicament était ordonné.

« [2] Emplâtre pour tout blessé et pour retirer d'une plaie le fer ou du bois de lance, ou tout autre chose que l'on voudra.

℞ (Recipe). — Litharge d'or, I livre ; galbanum I once ; sel ammoniac, II onces ; oliban (espèce de résine). myrrhe encens, vert-de-gris, opoponax, aristolochie, de chaque I once, bedellium (résine du levant) qui se trouve avec la myrrhe et qui est très clair, II onces ; cire nouvelle, VIII onces, huile très vieille d'olives, II livres, en faire un onguent. »

« [3] Emplâtre pour tout blessé de tout le corps.

℞. — Goudron, résine blanche, de chaque une livre ; térébenthine, une demie-livre ; cire blanche, un quart de livre ; galbanum, une once ; mirre pure, une demi-once ; aristolochie ronde, III onces. — Broyer le tout dans un mortier et faire l'emplâtre avec du vin blanc dans lequel on aura fait cuire les herbes suivantes, ℞ bétoine, verveine, consoude grande et petite, centaurée, pilozèle, millepertuis, de chaque une poignée ; serpentinaire, sommités de chanvre, de chaque une poignée. — Laver ces herbes, puis les couper, les mettre à infuser dans du vin blanc pendant un jour entier, et ajouter une quantité d'eau égale à celle du vin. — On filtre et on verse sur le filtratum du lait d'une femme qui nourrit un garçon, un

demî-quart. — Enfin, on brasse bien avec les mains cet onguent dans de l'huile de fleurs d'égantier ou de bédégaire (galle. de rose), indifféremment. »

Suivent, écrits de même dans la langue d'oc, cinq autres emplâtres ou onguents de composition analogue, pour les cicatrices de plaies, les fractures du crâne, la dessication, la scrofule ou autres affections. On peut y relever comme médicaments particuliers, la poudre de lombrics, le fumier d'abeilles, le sang de bouc, et la poudre de corne de cerf brûlée.

Le cerf était un animal précieux dans la pharmacopée du moyen âge. On en utilisait toutes les parties. La queue de cerf, comme aphrodisiaque, le cerveau contre la sciatique, l'os de cœur de cerf, contre le venin et pour prolonger la vie, la peau de cerf contre tous les poisons et pour hâter la sortie du fœtus, le pénis comme aphrodisiaque, les larmes de cerf contre le venin et toutes les maladies contagieuses. L'illustre médecin arabe Avenzoar dit avoir guéri une jaunisse occasionnée par le poison, en donnant à son malade le poids de trois grains d'orge de larmes de cerf dans cinq drachmes d'eau de citrouille. Mais les parties les plus précieuses du cerf étaient certainement les cornes. Dioscoride (Lib. II, cap. 63), dit que le vinaigre dans lequel on a fait bouillir de la corne de cerf crue, apaise les douleurs causées par la sortie des dents, quand on en frotte les gencives. Pline (*Hist. Nat.*, Liv. VIII, ch. 32), dit que l'odeur de la corne de cerf allumée est très salu-

taire aux épileptiques. Hippocrate (*de Morbis Mulierum*) ordonne aux femmes qui ne peuvent point concevoir à cause de la graisse et de l'épaisseur de l'orifice de l'utérus, un topique composé de corne de cerf calcinée, et d'une double quantité de farine d'orge, mêlée avec du vin. On la recommandait contre la putréfaction, pour arrêter le flux de ventre et les hémorragies, pour tuer les vers et stimuler la transpiration, pour exciter les règles et guérir la jaunisse, contre le crachement de sang, les ulcères et les fluxions sur les yeux, dans les dentrifices et contre les douleurs de la vessie, etc., etc (1).

17. Dans le manuscrit 503 de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, on trouve trois feuillets (81 v. à 84 v.), renfermant quelques prescriptions et recettes médicales écrites en dialecte normand. Ce n'est qu'un ensemble de préjugés populaires et de remèdes superstitieux pour quelques maladies (2). Ce manuscrit commence ainsi :

Incipiunt experimenta ægritudinum. Item de urina et sanguine.

1. — Faites le malade estaler (asseoir) en un baïn, e puis pernez lait de femme, e versez desure suef (doucement). Si il vait ad funz, murrat; se il remaint (reste) desus, si viverat.

---

1. Busson. *Dict. de médecine*, t. III, col. 333.

2. A. Boucherie. *Revue des langues Romanes*, 1875, VII, p. 62-71.

2. — Pernez leven (levain), si li en ungnez lé mains. Pus se donez al chen (ensuite donnez à un chien) à manger. Si il le mangue, si vivera ; si il nel mangue, si murrat.

3. — Derechef pernez lard, si ungnez les pez (pieds) al malade desuz, dès le talum desqu'as ortels (du talon aux orteils). Puis si le jetez al chen, si il le mangue, si vivera ; si il le reprend en sa buche e remet hors, si murat.

Suivent ensuite une quarantaine de remarques assez insignifiantes sur les signes qui indiquent la mort et sur les différents aspects des urines.

20. — Urine ki est blanche, e ad as funz mellée de sanc, mort signifie.

29. — Urine, es fevres aiguës, ki est neire (noire) desus e ad lie es funz, signifie frenesim (folie).

33. — Cil hume est seins ki ad l'urine blanche le matin à lever, e vermel entre prime e terce, e blanche derechef a haute nune (none), e a vespre vermeille

Voici certaines formules précieuses contre différentes maladies.

*Ad dolorem dentium*

41. — Pernez la plantaine e arrement e sel, (aussitôt cueillie, mettez-y du sel), e triblez forment (broyez fortement), e envolepez en un drap linge, et metez en la buche sur la dultur, e tenez linges en vostre buche, si serrez sain.

*Iceste medecine valt (est bonne) a nuvele plaie saner (soigner)*

42. — Pernez un blef drapelet (un peu de linge), si le buillez forment (faites bouillir longtemps) en vin od (avec) sel ; puis k'i (quand) vus l'averez builliz, metez desur la plaie. Si le lassez illoc tres jurs (là trois jours). Le ters jurs ostez de la plaie. Si lavez la plaie de ewe caude (eau chaude). Si la plaie est des cutes (sur la peau), des qu'al chef dé deiz (à l'extrémité des doigts), v en la teste, e si ele est des genuls tresqu'al deus (aux deux genoux), v si il est de l'une cute desqu'al altre (d'une côte à l'autre), idunc la lavez od albus del of (alors lavez-la avec le blanc de l'œuf). Et quant vus l'averez ben lavéé, mullez estoupeç (trempez de la charpie) en albus del of, si metez desure.

. . . . .

*As oilz (yeux) malades hi mut curunt equisent (?)*

45. — Cuisez latue en vin od sel dedens, lavez vos oils. VIII. jurs v. VII. Probatum est.

Il y a aussi quelques prescriptions en langue latine.

*Contra squinanciam.*

46. — Lana succida posita super squinanciam, frixa in butiro vel sanguine, maturat et rumpit apostema.

. . . . .

48. — Contra guttam ubicunque fuerit.

Pro gutta ubicunque fuerit incorpore.

R. — Edere terestris folia, c..., grana piperis, c..., folia ambrosii, c. pista simul. et fac potionem. Propinetur mane et sero per. V. dies, vel per. VI.

. . . . .

Il y a même une prescription pour prendre les colombes avec la main.

50. — Accipe fel taurinum et commisce tertiam partem, et frumentum ex hoc temperatum appone columbis.

Au dernier feuillet on trouve une dizaine de remarques en tête desquelles il est écrit : « Experimenta probata », mais qui entrent bien dans le cadre du vulgaire empirisme du moyen âge.

*Pour calmer la colère*

54. — Encontre iresce pernez une espece ke ad nun carde-moine, si mangez V greins, u set, si vus ne corecerez (cou-roucerez) vu le jur.

. . . . .

56. — Quant vu sengnez, metez à la plaie sel, si ne enflera pas le braz.

57. — Tres dies lunæ sunt in quibus malum est minueré : extrema dies lunæ decembris, extrema dies lunæ Aprilis, et prima dies lunæ Augusti.

58. — Tres jurs de lundi sunt ke sagè home se gart de manger char de oive (mouton), nomeement le deren lundi de averil, e le premerein lundi de averil et le derein lundi de décembre.

59. — Si quis in XVII. die mensis Martii dextro brachio minutus fuerit, et in, XI. die mensis Aprilis in sinistro, numquam lumen oculorum amittet. Et qui in fine May IV. rel. V. die minutus fuerit, non patietur febrem in illo anno.

. . . . .

61. — Pur Gutefestre (goutte) pernez warence (garance). I. mader (mesure), et le couperun de ruge cholet (mélanger avec du chou rouge) et cauwe (?). I. henep (coupe), u la semence, e avence (avoine), et herbe Robert, chescun par cœl peis (poids égal). Si ferez bien boillir en bon vin blanc, e bevez la nuit chalt, e le matin freit, si garra.

18. Il existe aux Archives du département de l'Aisne, au fonds « Titres généraux de l'Abbaye Saint-Ived de Braine », un registre qui renferme un certain nombre d'actes datant du xiv<sup>e</sup> siècle. Ce sont des actes de justice, sentences, poursuites de cens, droits et rentes appartenant à ladite abbaye. Et parmi tous ces actes judiciaires, on trouve une pièce qui fut de même rédigée au monastère, et sur laquelle sont écrites un certain nombre de recettes médicinales. Ce qui nous montre qu'il devait y avoir à l'abbaye un service médical organisé pour les paysans de la contrée (1).

Voici ce document :

« Contre les mauvaises humeurs du cors yssir (sortir), prenés au matin citonal (zédoaire) moult bouly (bouillie) en vin et beuvés bien chaus.

« Item pour conforter le foye et l'estomac, pilés (broyez) franche sauge et ysope et affundés (faiter macérer) de vin, et beuvés à jun cuer (le cœur à jeun).

« Item pour la fourcelle despechies (l'estomac malade), usés figues et rosins et diadragons (gomme adragante) bouly ès demy godet (demi-tasse) de vin et beuvés si chau que vous poes et usés candi (de lait) après ces grans espurgements au pis et à la fourcelle (l'estomac) et fait avaler les mauvaises humeurs du cors, et li candi cesse la soif.

« Item si li costés vous fait mal, usés drassicota (?).

« Item contre fièvre lante qui vous tant (enlève) le dormyr, tenés vous de boire vin puis midy, et devant midy mettés le tiers yaue dedens et pressés ciropt rosce (sirop de roses) avec deux tiers d'yaue tesde (tiède) contre le vespre et contre vostre congier (au moment de vous coucher), si dormirés.

« Item contre la tous, mestés penicles (sucre d'orge) en yaue en ung godet et faictes chauffer l'yaue bien tant que li pénicles fondent et beuvez bien chaut. C'est le conseil maistre Jehan Trichart, clerc nostre, qui fust procureur de l'Université de Paris, demeurant à Rains en la rue des Crevez.

« Item prenés une pongnie (poignée) de secches roses et une pongnie de ronces, autant de l'ung que de l'austre, et une pinte de miel et plain godet de vin aigre et ung lot d'yaue à la mesure de Brainne, et faictes toutes ces choses boulyr tant quy retraict à la moytiet (qu'il n'en reste plus que la moitié), et le laissés rassoier (reposer) et puisle coup (le mesure) et affain que vous en avés a faire (lorsque vous en aurez besoin, se en prenés ung peu cop (une petite quantité), et le tenés sur le feu et en lavés souvent vostre bouche et la pelle en gargarin (et la gorge en gargarisme).

« Pour effondier (faire disparaître) bosses, il convient cœuillir grant plantes racines de wymauves et laver et finere (couper) a (avec) un coustel et oster le d..... du 'milieux et prendre l'es-

corce et faire boulyr le jour tant qu'il soit bien cuit, et puis bien broier et prenés le moitié d'autant de sain (graisse) de porc et le gros de ung œf de croute de levain du plus sec et bien bon, tout ensemble, et faire ung bon grant emplaste et chauffer ung peu au feu, quant on le welt mettre sur la bosse, et ainsy continuer au matin et au vespre (soir).

19. Les *Assises de Jérusalem*, rédigées au commencement du XII<sup>e</sup> siècle pour le nouveau royaume, franc de Palestine, renferment deux chapitres spéciaux sur la responsabilité des chirurgiens et des médecins vis-à-vis de leurs malades. On peut voir dans ce document que les tribunaux étaient particulièrement sévères contre les médecins, et on y trouve des passages intéressants sur la pratique médicale à cette époque (1).

Voici pour les chirurgiens. (Il y a dès cette époque une distinction entre médecins et chirurgiens.) (2).

« Cour des Bourgeois. Ch. CCXXXVI.

« Ici orrés (écoutez) la raison de tous les mièges (ce qui concerne les médecin), qui miègent ou qui taillent (opèrent) aucun naffré (blessé) autrement qu'il ne devient (doivent), et par ce meurt le naffré, quel dreit (droit) en deit (doit) estre de celui miège. »

On voit d'abord que le prix des soins médicaux se

---

1. Beugnot, *Assises de Jérusalem*. t, II, p. 164.

2. Cf. *Hist. litt.*, t. IX, p. 192.

traite à forfait, mais le médecin ne sera payé qu'autant que son malade guérira. Si au contraire celui-ci meurt, le « miège » sera responsable, et s'il s'agit d'un serf ou d'une serve, il sera tenu d'en rembourser le prix, et de plus, il sera chassé de la ville.

« C'il avient par aucune mesaventure que je naffrè (blesse un mien serf ou serve, ou aucune autre persone le naffre, et je i ameïne un miège, et celui miège s'acorde o mei (avec moi) à pris nommé, et me dit au tier jor, puis qu'il ot (après avoir) bien veu la plaie, que bien le garet sans faille (guérira sans faute); et il avient puis (ensuite) qu'il le taille malement (opère maladroitement), ou por ce que ne devet estre taillé et il le tailla, et por ce il morut; ou por ce que il devet tailler la plaie por la leveure (l'enflure) ou l'apostème dou leuc (la suppuration du lieu), et il la tailla de travers, et por ce morut : la raison juge et commande enci à juger, que celui miège deit amender le serf ou la serve, par dreit, tant come il valet au jour que il fu naffré, ou tant come il l'acheta celui de cui il esteit, car ce est dreit et raison par l'asise. Et deit la cort (cour) celui miège congeer (chasser) de la vile où il fist cele (cette) mauvaise megerie (opération). »

Ce sont les juristes eux-mêmes qui déclarent que certains organes sont de nature froide ou chaude et que nécessairement il faut les soigner avec des emplâtres chauds ou froids, et non pas autrement.

« . . . . . »

« Encement (de même) ce (si) selui mièn serf avet la plaie eu leuc (lieu) chaut et en leuc ou il li convenet metre choses chau-

des, si com est sur le cervel ou sur les vers, ou sur jointures qui sont de freide nature, et celui-ci le metet tous jors freides choses, et celuy meurt por ce, la raison juge et commande à juger qu'il est tenus d'amender celui esclaf ou cele esclave, car ce est dreit et raison.

« Encement se a celuy mien serf avet posteme (abcès) en aucun leuc perillous, et il li conveneit a metre choses molatives (émollientes) qui amolissent et ameurassent (murissent) et trays-sent (tirent) celuy mau hors (ce mal dehors), et celuy miège y metet chaudes choses et seches, par quei (quoi) celuy mau creva dedens (à l'intérieur), et morut, la raison juge que tenus m'est de l'amender. »

Le médecin sera responsable des complications qui peuvent survenir chez son malade à la suite d'une fracture.

« Se celuy mien serf avet la plaie en la teste ou en la retelle (l'os) du bras, ou en aucun leuc perillous, et celuy miège estaiset (restait) un jor ou deus que ne le reumet (sans y toucher), ou qu'il li mist tant de choses chaudes par quel la retele dou bras ou de la cuisse de celuy est pourie, ou put (infecte) la plaie, ou par sa demoure (retard) qu'il ne l'meget (à le soigner) chascun jor, et celui moret por ce, celuy miège est tenus d'amender. »

On admet pourtant à la décharge du médecin quelques circonstances atténuantes, par exemple.

. . . . .

« Se celuy miège, en tant come il ot pris celuy en cure de

meger, li avint (advient) meschance (malheur), qu'il fut pris des Sarasins, ou qu'il li avint maladie, ou aucune autre mesaventure par qui il ne le post venir vejr (voir) seluy malade, et celuy meurt, la raison juge que le miège n'est tenu de rien amender. »

Et la peine est encore légère quand il ne s'agit que d'un serf ou d'une serve, mais si c'est à un homme libre ou à une femme libre que le miège aura fait mauvaise mégerie, il sera tout simplement pendu et tous ses biens confisqués.

. . . . .

« Et se celuy miege avet enci malement megé come est dit desus, aucun franc home ou aucune franche feme, et elle en moret, la raison juge que celuy miege det (doit) estre pendus, et can que il a (tout ce qu'il possède) det estre dou (au) seignor de la tere. »

Toutefois, s'il ne s'agit que d'une fracture non guérie, les juges devront être plus indulgents et le chirurgien n'aura que le poing droit coupé, pour l'empêcher seulement de recommencer sa mauvaise opération.

. . . . .

« Se il avet se mahaing (mal) fait à un crestien ou a une crestiene, la raison juge qu'il det perdre le poin destre, et ne det plus estre damagés (sans aucune autre amende), for (sauf) tant que ce il avet riens pris (s'il avait déjà reçu quelque chose) de celuy par le meger, si est tenus dou rendre.

Voici le chapitre concernant surtout les physi-  
ciens, les médecins.

Ch. CCXXXVIII. « Ici orrès la raison et le dreit des mecines  
et des euvres des fizisiens (médecins), qui donnent à aucun  
malade aucun serob (sirop), ou aucune medessine, ou aucun  
laituaire (électuaire) dont il meurt par sa male (mauvaise) garde.

C'est encore le législateur qui recommande de ne  
pas donner de laxatifs dans la diarrhée, mais des  
astringents.

« C'il avient par aucune aventure que un mien esclaf ou  
esclave soit malade de courrance (diarrhée) et un miege vient  
a son seignor ou a sa dame, et li dit que mout bien (très bien)  
le garra (guérira), et s'acorde o (avec) le seigneur à pris fait ;  
et puis avient que celui miege li donnet choses laschatives, ou  
choses chaudes, par quoi le siege li est tout pourry, et est alé  
desoute (aussitôt) as chambres (à la selle), et il li devet donner  
choses estraignant (astringentes) et freides, et il ne le fit pas  
si com il dut, et par ce est mors, la raison juge qu'il est tenus  
de rendre me (à moi) un autel serf. »

. . . . .

Malheur au médecin s'il ne suit pas les préceptes  
prescrits pour la saignée, ou s'il ne sait pas recon-  
naître une maladie rien qu'à l'inspection de l'urine,  
et que par suite de cette ignorance, son malade perd  
la parole (?)

. . . . .

« Encement s'il avient que un mien serf soit malade de

chaut (fièvre), ce est (c'est-à-dire) qu'il avet grant chaleur dedans le cors (corps), et celuy miege le fist sainier avant le dreit terme que devet estre sainié, et traist (tira) trop de sanc, si que (de sorte que) celuy malade par la feblece de la chalour qu'il avet si debrise (de vienne plus malade), que par la seignée si li monta la chalour en la teste, et resta et moruth... celui miège est tenus de l'amender. »

. . . . .

« Ausi s'il avient que un mien serf seit (soit) refreidi, et ait mau de freit (mal de froid), et un miège vint avant et dist à son seignor : « Je le guarrai bien », et s'acorde o (avec) son seignor et le prent en cure de garir ; et avient qu'il le fait sainier sur celui refreidement, et se fait-il par son mauvais sens qu'il ne seit (sçait) bien connoistre l'orine, ne (ni) juger la, et celuy malade torne par ce a tos (toux) sèche ou pert la parole, ou li seche le pis (la poitrine) par le freidement qu'il avet, et par le sainier que celuy miege le fist faire, et se meurt, la raison juge etc...

### Aux médecins d'être prudents dans le traitement de l'ascite.

. . . . .

« Encement se je avée un serf ou une serve qui estoit idropiques, ce est (c'est-à-dire) que celuy avet le ventre gros, et un miege l'entreprist a garir par convent fait (après convention faite), et celuy miege li fent le ventre, la ou celuy mau estet, et puis il n'en set (sut) traire l'aigue (tirer l'eau) qui dedens estoit, à raison, mais en laissa yssir (sortir) tant à la première fès (fois), et par celuy afeibli si qu'il perdit le flat (souffle) et morut, la raison, etc.

Le Code recommande aussi aux médecins de ne pas donner de trop fortes décoctions de scammonée pour le traitement de la fièvre quotidienne, car mort peut s'ensuivre.

. . . . .

« Se un mien esclaf ou esclave estet (était) malade de cotediane (fièvre quotidienne), ce est de chaut et de freit, et une miège vient à son seignor ou à sa dame, et dit qu'il le garra par un espurgement de mesine (purgation), et s'acorde o (avec) le seignor de ce faire, et prend le serf en cure, et puis avient qu'il li done la mecine à primeser (avalier) ou demie nuit (au milieu de la nuit), et en cele medessine ot tant d'escammonie (scammonée) qu'elle fu si forte que celui fu mort si tost come il l'ot beue (bue), ou il ala tant as chambre que avant qu'il fust jor il l'ot geté can que (tout ce que) il avet dedens le cors, et siege et polmon, et moruth, la raison, etc... »

On connaît déjà le traitement des hémorroïdes par la cautérisation ignée, mais le médecin est déclaré responsable s'il s'ensuit des complications du côté du rectum.

. . . . .

« Encement, se un mieu serf ot mal au fondement, et un miege l'entreprenet à garir, et si avient que il prent un ser bien chaut et li veut cure le fies (siège) d'ou celui mau vient, et il ne le sot faire, ains (mais) li cuist (cuit) et redi (durcit) le chief dou buiel culier (l'extrémité du rectum, boyau c...), si que celui buiel (boyau) se restrainst (rétrécit) et le serra (resserra) par l'arson (cautérisation), si que mais ne post aler à chambres (à la selle), et morut, la raison, etc... »

Dans le cas de lèpre ou de gale cependant, le législateur indique que le médecin n'est tenu à aucune indemnité envers son client, si le traitement ne réussit pas, et voici pourquoi :

. . . . .

« Si je ai un mien esclaf malade de meselerie (lèpre) ou de roigne sèche (gale), ou d'aucune autre maladie, et je viens à un miege et li fais convenant que c'il le garisse, par ensi que la moitié de ce que il sera vendus sera sien et l'autre de son seignor qui l'a acheté, et celuy miege le prent en cure et il fait ce que il sait, mais ne vaut riens, que celuy meurt, la raison juge que de ce fait n'est point tenus par dreit le miege d'amender le cerf ou la serve, por ce qu'il i pert tout premier son travaill, et tout ce que il en devet aver. »

Enfin, dans le cas où tous ces malheurs seront arrivés à « aucun franc home ou aucune franche feme », le médecin, de même que le chirurgien, sera pendu. Et pour lui, il y a encore un supplément de peine, car, avant le supplice, il sera promené par la ville, un urinal à la main, pour servir d'exemple et surtout d'avertissement à ceux de ses collègues qui seraient aussi maladroits.

. . . . .

« Encement se aucun miege avoit enci megé (soigné) aucun franc home ou aucune franche feme, la raison juge et commande que celuy miège devra estre pendus, et can que (tout ce que) il a det estre dou seignor de la tere. Mais avant c'on le

pende, det estre menés frustant (à coups de verge) par la vile, un orinal en sa main, por espavanter les autres de ce maufaire, car ce est dreit et raison par l'asise de Jérusalem. »

On peut ajouter pour la défense de cette législation plutôt draconienne contre les médecins, que l'art de la médecine était plus particulièrement exercé dans le royaume de Jérusalem par des Syriens, et que les croisés pouvaient bien ne pas avoir une confiance entière dans leurs intentions. D'ailleurs les médecins s'habituèrent si bien à la prudence que lorsque le roi de Jérusalem, Amaury I<sup>er</sup> mourut (1173) il n'y eut pas un médecin en Palestine, dit Guillaume de Tyr, qui consentit à lui donner une potion (1).

---

1. Beugnot, *loc. cit.*, p. 165.

## CONCLUSIONS

Pendant la période héroïque du Moyen Age, où l'on ne fait que se battre, la thérapeutique chirurgicale, quoique très rudimentaire est en honneur.

Les Chevaliers blessés se contentent d'étancher le sang qui coule de leurs plaies, de les « estouper » avec un pan de leur « bliaut » qu'ils coupent du tranchant de leur épée. Mais les femmes, épouses de nobles seigneurs pour la plupart, « qui moult s'y connoissent en cirurgie », défont ces pansements trop sommaires pour les refaire avec toute la délicatesse et toute la minutie dont elles sont capables. Elles désarment le blessé doucement, lavent sa plaie, « enlèvent d'entour le sanc » avec de l'eau et du vin tiède, « d'iauve et de vin terwe », qu'on apporte « en baçins d'or » souvent. Elles y appliquent ensuite de la charpie, « puis mistrent sus entret et tente », et bandent enfin « estreitement » le membre malade avec des serviettes de « cheisil blanc ». Elles ne sont pas moins expertes à réduire une luxation ou une fracture, faire un emplâtre ou poser un appareil.

Les Mires sont souvent des chevaliers ou des moi-

nes. On a confiance en leur savoir, car pour la plupart, « ils ont moult longuement en Salerne esté ». Ils connaissent tous les secrets des simples, « les flors de maintes beles herbes ». Ils s'y entendent moins que les nobles baronnes pour faire les pansements, mais il n'y a qu'eux qui sachent oindre les plaies « d'ongnement mult chier » qui valent « tot l'ordel mont ». Ils ne sont pas moins habiles à composer des « chaudels » ou des « puisons » contre le « frachon ».

La matière même de l'enseignement médical est indiquée dans certains poèmes, et l'on y voit comment, pour apprendre la médecine, un jeune homme s'attache à un mire de renom et lui paie au préalable une redevance pour son enseignement.

Dans les Fabliaux, on vante encore les oignements, les bonnes herbes « qui garissent de méhaing », mais les mires y sont souvent pris à parti car il en est déjà beaucoup de « malvaix par le temps hui ce jor », qui volent leurs clients sans scrupule et leur vendent « vingt sous ou trente ce qui ne valt pas un trous ». Certains même poussent l'avarice jusqu'à désirer que Saint-Pons soit cinq ans malade de la « quartaine » ou Sainte-Madeleine de la chorée, pour pouvoir en tirer « grant pecune et grant avoir » !

Les charlatans sont fort aimés du petit peuple à qui ils vendent à bon compte leurs merveilleuses panacées « qui de granz vertus sont emprises ». Ce sont des remèdes infailibles pour enlever toutes

les maladies qui sont « ès cors », la goutte, la quar-taine, la maladie des vers et bien d'autres encore.

Dans le peuple, plus les formules médicamenteuses sont compliquées, plus elles sont efficaces. Il n'y a pas du reste que les simples ou les médicaments composés qui guérissent les maladies. Des phrases ou des mots prononcés en latin, ou dans un certain ordre, ont les propriétés les plus merveilleuses. Les astres eux-mêmes ne sont pas sans influence sur les souffrances humaines. Il est précieux surtout de connaître la marche de la lune, car à certains jours de son cours, il faut bien se garder de se saigner ou de manger certaines viandes.

Enfin, on peut trouver des indications thérapeutiques jusque dans les Codes de lois où le juriste recommande au médecin d'opérer avec prudence pour ouvrir un abcès, de ne pas prescrire des laxatifs mais des astringents contre la diarrhée, et de ne pas donner trop de scammonée contre la fièvre quotidienne.

---

Vu : le Président de la thèse,

BALLET

Vu : le Doyen,  
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer,  
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

## BIBLIOGRAPHIE

- AIOL. — Ed. J. Normand et G. Raynaud. (Société des anciens textes français), Paris, 1877, in-8°.
- AMIS et AMILES. — Edit. Conrad Hoffmann. Erlangen, 1852, in-8°.
- AUBERON. — Edit. A. Graf. Halle, 1878, in-4°.
- AYE D'AVIGNON. — Edit. Guessart et Meyer, in (Anciens poètes de la France). Paris, 1861, in-16.
- BEUGNOT (Comte). — Les Assises de Jérusalem, in Recueil des Historiens des Croisades. Lois. Paris, 1841, 2 vol. in-fol.
- BONDURAND (E.). — Fragment de recettes médicales en Langue d'Oc, in Romania, 1883, XII, in-8°.
- BOUCHERIE (A.). — Petit traité de médecine en langue vulgaire, in Revue des Langues Romanes, 1875, VII, in-8°.
- CHEVALIER (Ul.). — Répertoire des Sources historiques du moyen âge. Paris, 1877-1886, 3 vol. in-8°.
- CONQUÊTE DE JÉRUSALEM (La). — Edit. Hippeau. Paris, 1868, in-8°.
- COVENANS VIVIEN (li). — Edit. Jonckbloet, in Guillaume d'Orange, Chansons de Geste des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. La Haye, 1854, 2 vol. in-8°.

- DOON de MAYENCE. — Edit. A. Pey. in Anciens poètes de la France. Paris, 1859, in-16.
- DURMART le GALLOIS. — Edit. E. Stengel, in Bibliothek des litterarischen Vereins in Stuttgart, CXVI, Tübingen, 1873, in-8.
- ENEAS (Le Roman d'). — In Bibliotheca Normannica von Hermann Suchier, t. V. Halle, 1890, in-8.
- EREC et ENIDE. — Ed. W. Fœrster. Halle, 1896, in-16.
- FABLIAUX et CONTES des POÈTES FRANÇAIS des XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> SIÈCLES. — Edit. Méon. Paris, 1808, 4 vol. in-8.
- FABLIAUX et CONTES INÉDITS (Nouveau recueil de). — Edit. Méon. Paris, 1823, 2 vol. in-8.
- FIERABRAS. — Edit. Kræber et Servois. (Anciens poètes de la France.) Paris, 1860, in-16.
- GARIN le LOHERAIN (li romans de) — Edit. P., Paris, 1833. 2 vol. in-8.
- GAUTIER (L.). — La Chevalerie. Paris, 1884, in-fol.
- GAYDON. — Edit. Guessart et S. Luce. (Anciens poètes de la France.) Paris, 1862, in-16.
- GIRART de ROUSSILLON. — Traduction P. Meyer. Paris, 1884, in-8.
- GODEFROY (Frédéric). — Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles. Paris, 1888. 9 vol. in-4.
- GUILLOUARD (L.). — Les médecins et la coutume au Moyen âge. In Bulletin de la société des Antiquaires de Normandie, 1881, 2/3. XI, in-8.
- HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE. — Tome XXIII.
- HOESER (H.). — Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der Volkskrankheiten. Léna, 1853, in-8°.

KRICK. — Les données sur la Vie Sociale et privée des Français au XII<sup>e</sup> siècle, contenues dans les Romans de Chrestien de Troyes. Kreuznach, 1885, in-16°.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE. — Dictionnaire historique de l'ancien langage français. Paris, 1876, 10 vol. in-4°.

— Mémoires sur l'ancienne Chevalerie. Paris, 1759. 2 vol. in-12°.

LECOY DE LA MARCHE (A.). — Les Sciences et la Médecine au moyen âge, in Nouvelle Revue, 1885, t. XXXVI.

MANNHEIMER (G.). — Etwas ueber die Aerzte im alten Frankreich nach mehreren alt. und mittelfranzoesischen Dichtungen, in Romanische Forschungen, 1891, VI, in-8°.

MÉRAY (A.). — La Vie au temps des Cours d'Amour. Paris, 1876, in-8°.

MEYER (P.). et JORET (Ch.). — Recettes médicales en Français, d'après un Manuscrit de la Bibliothèque d'Evreux, in Romania, 1889, XVIII.

MARIE DE FRANCE (Les Lais de). — In Bibliotheca Normannica von Hermann Suchier, t. III. Halle, 1890, in-8°.

MONTAIGLON (de) et RAYNAUD. — Recueil des Fabliaux des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Paris, 1891, 4 vol. in-8°.

OGIER DE DANEMARCHE (Chevalerie d'). — Edit. Barrois. Paris, 1842, 2 vol. in-8°.

OTINEL. — Edit. Guessard et Michelant. (Anciens poètes de la France). Paris, 1859, in-16.

PARIS (G.). — La Littérature française au moyen âge. (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle.) Paris, 1905, in-8.

PAULY (A.). — Bibliographie générale de l'histoire des Sciences Médicales. Paris, 1874, in-8.

PERCEVAL LE GALLOIS ou le CONTE DU GRAAL, édit., Ch. Potvin.

Mons, 1866-1871, 6 vol. in-8.

POTSHAST (A.). — Bibliotheca historica Medii ævi. Berlin, 1896.

2 vol. in-8.

PRIOUX (S.). — Quelques recettes médicinales en usage au

xiv<sup>e</sup> siècle, in Bulletin de la Société Académique de

Laon, 1859, VIII, in-8.

RENAUS DE MONTAUBAN. — édit. H. Michelant. Stuttgart, 1862,

in-8.

ROMAN DE RENART (le). — édit. Méon. Paris, 1814, 4 vol.

in-8.

ROMAN DE LA ROSE (le). — édit. Méon. Paris, 1814, 4 vol.

in-8.

ROQUEFORT (J.). — Glossaire de la Langue Romane. Paris, 1808,

3. vol. in-8.

RUTEBEUF (Œuvres de). — Edit. A. Jubinal. Paris, 1875, 3 vol.

in-12.

THÈBES (le Roman de). — édit. L. Constans. (Société des

anciens textes français.) Paris, 1890, 2 vol. in-8.

TRISTAN (Le Roman en Prose de). — Edit. E. Lœseth. Paris,

1891, in-8.

TRISTAN UND ISOLDE (Die Sage von). — W. Golther. Munich.

1887, in-8.

VAUBLANG (V.). La France au Temps des Croisades. Paris,

1847, 4 vol. in-8.

WACE (Robert). — Le Roman de Brut. éd. Le Roux de Lincy.

Rouen, 1838, 2 vol. in-8.